

CARTHAGE EN FLANDRE

(SUITE ET FIN)



MAIS j'ai hâte de vous dire, mesdemoiselles, que le livre de Flaubert n'est pas fait pour vous, et si d'aventure, quelque petite désobéissante avait la tentation, rencontrant *Salammbô* sur la table de sa mère, d'y jeter un coup d'œil indiscret, je suis tranquille, elle n'en lirait pas long. Cet amas de descriptions minutieuses, de renseignements ardu, de dates,

de nombres, ces nomenclatures indéfinies n'ont aucun intérêt pour votre âge. Mais comme tout le monde en parle, comme vous verrez probablement l'opéra qui s'est emparé de la partie romanesque du récit, à Paris et en province, j'ai pensé qu'un extrait à votre usage serait à propos dans un journal dont le but, vous le savez, est de vous instruire sous toutes les formes, de vous former le goût, sans vous lasser l'esprit et surtout, surtout sans déflorer votre exquise ignorance de ce qui est mal.

Je ne vous parlerai pas de cette musique originale et dramatique que je trouve d'une beauté saisissante, M^{lle} Lassaveur l'a déjà fait dans ces colonnes avec une remarquable autorité et le charme de sa plume élégante ; mais je veux vous raconter à peu près les malheurs de la Vierge Carthaginoise, héroïne du livre et de l'opéra.

Nous sommes en pleine lutte entre Rome et Carthage, à cette époque où les Mercenaires à la solde de la ville africaine célébraient dans les jardins d'Hamilcar un de ces triomphes incertains qui devaient aboutir à la ruine complète. Ces jardins situés à Mégara, aux pieds de la ville, retentissaient jour et nuit de clameurs, de cris d'angoisse mêlés aux chants, car les querelles, les rivalités mettaient souvent les armes aux mains de ces alliés pris dans toutes les nations. Au jour qui nous occupe, les Mercenaires attendaient

la solde promise, que la foi punique cherchait à détenir dans ses trésors, et las d'attendre ils pillaient, massacraient et brûlaient tout ce qui se trouvait à portée de leur colère.

C'est au milieu de l'épouvante et du carnage qu'apparaît la fille d'Hamilcar, Salammbô, prêtresse de Tanit, blanche divinité des nuits. Elle s'est dévouée en l'absence de son père pour haranguer cette soldatesque furieuse et sait trouver les mots qui apaisent. En signe d'alliance elle offre une coupe pleine au chef des Mercenaires, à Matho le Lybien, et s'éloigne sans se douter que la haine farouche s'est changée en amour ardent chez ce soldat à demi sauvage, dont elle conserve un souvenir étrange mêlé de curiosité et d'effroi.

Pour honorer la déesse, peut-être pour effacer un souvenir importun, Salammbô va prier au temple de Tanit. Nous pénétrons dans une suite d'édifices étranges, cachés aux profanes, où les

portiques se succèdent avec les formes les plus bizarres, où les serpents sacrés s'enroulent aux fleurs des lotos, où les mystères s'accomplissent au fond de salles obscures, aux peintures crues, aux emblèmes divins. La nuit, les prêtres, les prêtresses, toute la cohorte sacrée se réunit dans la cour embaumée qui précède le sanctuaire mystérieux où réside l'image de la divinité; et là, sous le cèdre consacré, où brûle l'encens, ils chantent et se prosternent, tandis que les femmes agitent des palmes d'argent au rythme de ces psalmodies. Voici que la déesse favorable a entendu les prières, elle sort des flots, monte peu à peu dans le ciel, frappe de ses blancs rayons le croissant d'argent qui resplendit au-dessus de son temple, et envahit peu à peu les colonnades, les jardins, les autels, tandis que ses croyants l'adorent, le front dans la poussière. Alors le grand-prêtre Shahabarin monte au sanctuaire où seul il a le droit de pénétrer; là, est gardé le voile de la déesse, le *Zaïmph* sacré, qu'en un jour de faveur elle a jeté elle-même sur sa statue et que Carthage regarde comme sa sauvegarde, son palladium. Ce voile, blanc comme les rayons de la lune, transparent comme le ciel, brodé de toutes les lueurs irisées de la lumière, est exposé un instant aux regards pieux des prêtres et prêtresses, et la procession s'éloigne pour continuer dans les autres parties du temple ses prières et son culte.

Au camp des Mercenaires, Matho pense à la fille d'Hamilcar, et Spendius, esclave romain qu'il a délivré et qui lui, veut la ruine de Carthage, lui révèle le pouvoir divin du *Zaïmph* de la déesse. Celui qui possède ce talisman devient maître du monde et maître des cœurs; voilà qui donne à réfléchir au Lybien, mais il hésite, c'est un crime et quiconque y touche, disent les prêtres, est puni de mort. Pourtant le souvenir de Salammbô triomphe et Spendius qui connaît la ville, conduit Matho au centre même du temple, par les aqueducs souterrains que remplissent d'immondes reptiles; ils s'avancent lentement dans une nuit profonde, privés d'air, roulant avec l'eau, s'écrasant dans les passages trop étroits; enfin ils trouvent une ouverture et après avoir erré dans le temple endormi, avec toutes les peurs de la surprise et du sacrilège ils s'emparent du *Zaïmph*.

Le jour commence à poindre, Carthage dort encore et Matho, sûr de l'impunité, car la possession du voile sacré le fait participer, en quelque sorte, à la divinité, court au palais de Salammbô, car son but est de la revoir. Salammbô le voit entrer sans le reconnaître; revêtu du voile éclatant, il lui apparaît comme un dieu; elle l'adore et touche le *Zaïmph*. Puis, tout à coup, la lumière se fait dans son esprit, elle maudit le Mercenaire qui reprend le chemin du camp toujours enveloppé dans le tissu divin;

c'est une marche ignominieuse et triomphale tout à la fois. Il traverse la cité, éperdu, courbant devant lui les fronts les plus hauts; les prêtres impuissants contre le ravisseur, le maudissent; le peuple se cache les yeux en hurlant de peur et de colère, et tous les cœurs se glacent, car la fortune de Carthage s'en va avec le précieux voile.

Et maintenant les jours de deuil, les humiliations, les défaites accablent la ville; on languit, on pleure, on invoque Tanit pour l'apaiser. La divinité est sourde, le retour du *Zaïmph* sur son autel pourrait seul l'apaiser. Salammbô se dévoue encore une fois; elle se pare de ses plus beaux vêtements, et descend au camp des Mercenaires demander à Matho de lui rendre le manteau de Tanit, Matho le donne, car il ne sait rien refuser à la prière de la jeune fille, et en le donnant, il lui livre sa vie même, car qui le défendra désormais contre le courroux des dieux et la fureur des hommes!

Alors tout change, les vainqueurs sont vaincus. Après des péripéties sanglantes, des héroïsmes inouïs, Matho tombe entre les mains des Carthaginois. On réserve son supplice pour le lendemain où l'on célèbre les noces de Salammbô avec Narr'havas, roi numide, vainqueur du Mercenaire. Tout est disposé pour cette fête horrible; de la prison à la terrasse où est le trône des jeunes époux on a tendu des chaînes pour tracer un chemin de douleur au prisonnier, mais empêcher que la foule ne l'écrase trop tôt. Le voici qui apparaît dans l'ombre du cachot ouvert, il regarde, étonné du grand jour, hésitant à s'avancer; du fond de la prison on le pousse en avant, il roule l'escalier qui le blesse, et se relève, comprenant que Carthage tout entière aura sa part de réjouissance dans ce supplice qui doit effacer le souvenir de sa marche sacrilège avec le *Zaïmph*. Une femme le pique avec la pointe de son fuseau, on jette des débris de verre sous ses pieds nus, on avive ses plaies avec des gouttes d'huile bouillante ou une barre rougie au feu; s'il tombe, on le relève avec des fouets, et il s'en va ainsi bondissant, aveuglé, déchiqueté jusqu'au trône de Salammbô terrifiée de son œuvre; il s'arrête, la regarde un instant et pousse son dernier cri en tombant à ses pieds.

Naw'havas offre alors une coupe à la jeune femme pour célébrer la mort de l'ennemi et boire à leur hymen; Salammbô se lève, la coupe tremble dans sa main, et elle tombe à la renverse morte sur le dossier du trône; ainsi se venge Tanit de ceux qui touchent à la divinité.

Ce qui frappe et étonne, dans ces temps primitifs par rapport à nous, c'est le mélange bizarre de sauvagerie et de civilisation qu'on croirait incompatibles. Il faut, pour croire à cela, se rappeler que le Christianisme seul a pu

changer les mœurs, attendrir les cœurs et mettre les âmes au niveau du progrès. A l'époque où Salammbo vivait, toutes les recherches du luxe le plus raffiné côtoyaient toutes les rudesses les plus atroces. Les mets les plus repoussants, par exemple ces petits chiens gras dont Rome avait horreur, étaient accommodés avec des sauces tellement compliquées, que le chef le plus habile de nos jours y perdrait sa science et son cordon bleu.

Voulez-vous un menu de l'époque? Je doute qu'il vous mette en appétit, et surtout je doute qu'on ait encore faim en sortant de ces tables devant lesquelles il fallait passer de longues heures couché sur des lits d'ivoire.

Oiseaux sauce verte.

Coquillages assortis — Langoustes.

Bouillies de froment, d'orge et de fèves.

Escarlots au cumin.

Antilopes décorés de leurs cornes — Paons revêtus de leurs queues.

Moutons entiers au vin doux — Chiens à l'assa-fœtida et au marc d'olives.

Gigots de chamelles et de buffles.

Hérissons au garum.

Cigales frites — Loirs confits.

Dans des gamelles, et pour raviver le goût, de gros morceaux de graisse nageaient dans une sauce safranée, et les truffes, l'assa-fœtida, la saumure variaient les goûts de chaque mets.

Les assiettes en terre rouge à dessins noirs alternaient avec les plats d'ambre jaune. D'autres étaient incrustés de pierres scintillantes; sur la table, à côté des corbeilles en filigrane d'or remplies de pastèques, de limons, de bananes, de fleurs éclatantes, les cratères pleins de vin reflétaient dans leurs miroirs en bosses la lueur des urnes de porphyre où brûlait du pétrole; les spatules d'or remplaçaient les doigts pour les plus exigeants, et les vins de jujubier, de cinnamome, de lotus et de dattier, dont l'ivresse est si dangereuse, remplissaient les coupes d'or entourées de guirlandes d'émeraudes.

Ainsi nous n'avons rien inventé, ni les surtouts de fleurs, ni l'huile minérale, ni la décoration des plats, ni les truffes; mais je déclare que je préfère le plus modeste Bordeaux à leur vin de datte; j'en ai goûté, c'est détestable, lourd, sucré, fade, et quant à la chamelle dont le lait épais ressemble à une bouillie grasse, je n'en dis rien de bon non plus.

Si l'on pénètre dans l'intérieur des palais, mêmes étonnements pour nous. Quel raffinement de luxe!

Par les ouvertures donnant au dehors et que fermaient de minces feuilles de talc, entrant une lumière laiteuse dans les chambres à coucher; une galère d'argent suspendue au plafond servait de veilleuse et éclairait les lambris couverts

d'une peinture rouge et noire. Le plafond à poutres dorées portait des améthystes et des topazes dans les nœuds du bois. De larges lits de repos surmontés d'immenses coquillages d'où pendaient des draperies, régnaient sur deux côtés de la pièce et au centre un large bassin d'onyx avec des buires d'albâtre, servaient à la toilette. Les dalles étaient incrustées de métaux et de morceaux de verre, et des parfums exquis remplissaient l'atmosphère.

Mais la vie se passait surtout dans les jardins en terrasse qui donnaient sur la mer, et d'où chaque soir l'on voyait monter la lune resplendissante, divinité à qui, sous le nom de Tanit, Carthage attribuait la pluie. La pluie!... Là-bas sous un soleil de feu, sans sources, sans rivières, l'eau était mille fois plus précieuse que dans nos climats tempérés, car la soif menaçait toujours dans les grandes sécheresses, on offrait des victimes humaines à Moloch, et de nos jours encore on jette un marabout (saint illuminé) à l'eau, lorsqu'on désire une bonne averse. Le marabout est généralement un pauvre fou qui garde encore assez de lucidité pour comprendre qu'on va lui imposer un bain désagréable; il se débat, on l'entraîne, ce sont de grands cris qui, à eux seuls, feraient pleuvoir... Comme tout dégenère!

Les terrasses de Carthage dominaient la ville basse; c'est la plus haute et la plus magnifique qui régnait devant la demeure d'Hamilcar. Salammbo, penchée sur ses balustres de porphyre et de marbre, y rêvait de mondes inconnus, tandis que le soleil étincelant, ce même soleil qui nous éclaire aujourd'hui, dorait de ses rayons ardents la ville blanche aux monuments bizarres dont il ne reste que des poussières de marbre, et la mer bleue qui sert encore de miroir à ces ruines, baignant de ses eaux amères le rivage abandonné. Et le soir, à genoux, les yeux tournés vers l'Orient, elle attendait que Tanit, sa déesse, sortît de son palais humide pour la prier et chanter sa gloire, avec des mots mystérieux dont les initiés seuls avaient la compréhension.

Partout on retrouve le contraste que je vous disais en commençant, cette vierge païenne, éprise d'idéal, élevée dans une ardente piété à ses dieux, cherchant d'instinct la vérité sous la fable, et ne trouvant que des simulacres ou des mensonges dans ces cultes barbares. Une fille de roi élevée par un prêtre savant, parlant tous les idiomes, connaissant la marche des étoiles, lisant dans le ciel, écrivant sur la feuille roulée du papyrus et descendant de son trône pour épouser un sauvage Numide désigné par son père, heureux d'une alliance qui lui procure quelques milliers de soldats.

Ces patriciennes Carthaginoises étaient élevées dans un luxe inouï; vêtues de pourpre et de

lin, le corps serré dans une sorte de gaine dont les écailles étaient couvertes de pierreries, elles portaient la tiare, un long manteau blanc ou noir suspendu à la tête par des chaînes de perles et d'or. Leurs bras étaient tellement surchargés d'anneaux précieux qu'il fallait aux grands jours que deux petites esclaves se tinsent auprès de leur maîtresse pour que celle-ci pût se reposer en plaçant ses mains sur leurs têtes. Aux chevilles deux anneaux d'or pesants étaient reliés par une chaînette dont la longueur réglait leur marche. Des esclaves noires et blanches, rapportées des conquêtes lointaines, dansaient, s'accompagnant de cithares et autres instruments; elles agitaient de longs éventails de plume pour rafraîchir leur jeune maîtresse, tandis que les colombes sacrées l'entouraient d'un bruissement d'ailes et venaient becqueter à ses pieds les graines répandues pour elles. Et puis tout à coup une fête les conviait, ces belles filles de Carthage, et sur leur trône d'ébène et d'ivoire, elles assistaient au sacrifice d'enfants immolés au dieu à la tête de taureau, ou à quelque supplice dans le genre de celui de Mathô le Mercenaire!.....

..... Il est minuit, on sort bruyamment du théâtre, on cause, on regarde, on s'oriente. C'est partout le même brouhaha joyeux, les équipages qui s'avancent et dont les chevaux impatients ne laissent pas aux belles dames le temps de poser le pied dans la voiture, le cocher gronde d'une voix bonne enfant qui a l'air de dire: Ont-elles du sang, mes bêtes! Celles-ci en profitent pour s'agiter encore plus, on tombe un peu au hasard sur les coussins moelleux, la portière se referme avec un bruit sec, et dans l'obscurité de la nuit les piétons voient passer les lanternes étincelantes qui courent et éclairent parfois d'un rayon perdu les jolies toilettes claires enfouies tout au fond des voitures.

Nous voici au lendemain matin, encore dans la gare; mais cette fois nous prenons celle du Nord, pour visiter Bruges. Deux heures de route avec des compagnons aimables, ce n'est pas trop long; et cette charmante excursion, favorisée par un temps exceptionnel. Nous mettons le pied dans la rue, nous voici replongés dans un passé pittoresque rempli de souvenirs et de poésie; on peut se croire revenu à ces bienheureux temps où le chemin de fer ne nivelait pas tous les peuples, ne confondait pas tous les usages, et ne supprimait ni distances, ni obstacles.

Figurez-vous une vieille cité, domaine de la Belle au bois dormant, avec ses maisons en briques, aux toits pointus, pignons en façades, quelques-unes plus vieilles encore, toutes pan-sues et faisant craquer leurs pierres noircies; des rues parfois tournantes, pavées de petits ailloux blancs, sonores et lisses, et, aussi loin

que l'œil peut voir, que le son peut porter, la solitude, le silence. Je me mets à rire de la boutade d'un de nos amis, qui s'écrie d'un air tragique: Quelqu'un, je vous en prie, quelqu'un pour animer ce tableau! et j'entends l'écho de l'Hôtel de Ville rire comme moi, cela m'intimide, et je m'avance vers le monument silencieusement, sur la pointe du pied, dans la crainte de réveiller les échos endormis.

Nous entrons, la cour est sombre, inquiétante avec ses voûtes féodales, ses grands trous noirs, sortes de puits où l'on pouvait enterrer vifs les coupables. Nous contemplons avec des pensées sinistres ces murs sévères, ces vieilles balustrades juchées d'où les échevins devaient haranguer la foule houleuse, représentée aujourd'hui par un petit Flamand à la culotte rapiécée qui fait courir un cercle de futaille et par une jeune fille embroussaillée dans sa chevelure rousse, qui agite d'énormes clefs... c'est notre guide.

Allons voir d'abord la cheminée, la fameuse cheminée dont la copie est au Louvre; je la trouve très belle, mais je la connais; d'ailleurs quelques Espagnols à moustaches noires, à crevés de satin, à œil dur, me regardent du haut de leur toile avec un air si arrogant, que je ne m'attarde pas; j'aime autant m'arrêter dans la salle d'à côté dont les boiseries et le superbe encrier de bronze font l'objet de ma convoitise; quelle jolie jardinière on établirait dans ce cuivre municipal dont l'encre doit avoir des siècles! Nous circulons, toujours des murailles noires, des fenêtres jalouses, des estrades soupçonneuses, des boiseries sombres... Brrr! les Espagnols, l'Inquisition, les tortures... allons-nous-en.

Le spectacle change, nous voici à genoux dans une chapelle exquise aux tons clairs, aux ors fins, aux draperies blanches. Là aussi le sang a coulé, mais un sang divin et réparateur. Il fut rapporté de Terre-Sainte par Thierry d'Alsace. D'après une légende fort accréditée, il se liquéfiait tous les vendredis. En 1310 le miracle cessa, mais le tube de cristal qui renferme le précieux sang est encore exposé chaque semaine à la vénération du public, et la chapelle garde son nom de chapelle du Saint-Sang. On y arrive par un charmant escalier flamboyant et quand on y a prié, quand on a admiré ce sanctuaire on descend dans la crypte. Là, il faut beaucoup d'imagination pour reconstituer la pompe d'autrefois; l'autel abandonné ne me dit rien, il compose tout le mobilier en compagnie d'une échelle boiteuse et d'un balai; nous remontons à la surface et après avoir encore une fois admiré l'Hôtel de Ville aussi gai et élégant au dehors avec sa haute tour, ses niches ajourées et ses anges en cuivre, qu'il est sombre au dedans, nous entrons à l'hôpital Saint-Jean. Dans l'ombre du cloître nous apercevons une

sœur proprette avec son grand tablier blanc et ses guimpes compliquées, elle tient un bouillon qui fume et sent bon ; en nous voyant elle s'arrête, nous fait une jolie révérence et disparaît derrière une porte avec un sourire indulgent à l'adresse de notre indiscretion, car pour visiter le musée, au lieu de passer à droite nous devions prendre à gauche, ce que nous fait observer notre guide accourant pour nous remettre dans le bon chemin.

Ce musée est charmant en tous points ; d'abord il ne ressemble pas du tout à un musée, on l'a établi dans une ancienne chapelle, on a placé tout au milieu la chaise de Sainte Ursule dont les 14 panneaux peints par Memling sont des bijoux sans prix, et puis il y a une table, de l'encre, des plumes ; on s'installe, on prend des notes, on fait tourner sur son pivot la chaise, on admire un tableau, assis dans un fauteuil. Nous y passons une heure ; en bonne conscience nous pouvions finir avec moitié moins de temps. Ce que je voudrais bien connaître, ce sont les détails de la vie de Sainte Ursule. Il y a, cachée derrière les petits tableaux de Memling, une de ces jolies légendes des temps passés où les filles de roi comme les esclaves affrontaient mille périls pour leurs croyances, et trouvaient dans le martyre la récompense de leur foi. Ursule dont le berceau se perd dans la nébuleuse histoire de la Grande-Bretagne, était princesse et chrétienne, elle entraîna ses compagnes à passer le continent, et Memling commence la série de ses miniatures au moment où elles débarquent à Cologne. La naïve peinture représente une barque remplie jusqu'au bord de petites têtes effarées ; comme il y en avait beaucoup (la légende dit 11,000), il n'y a pas de place pour les corps, mais Memling ne s'embarrassait pas pour si peu, et il nous console en nous faisant voir un coin du vieux Cologne, non pas celui de Sainte Ursule, mais celui qu'il a sous les yeux en peignant, avec des tours, des terrasses, des clochers, des escaliers grimpant de la rue au ciel, et un fond bleu d'une douceur exquise. Ursule reçut la bénédiction du Pape et fut massacrée par les Huns avec ses compagnes. L'Eglise avait besoin du sang de ses Vierges pour féconder son apostolat dans ces contrées sauvages.

C'est ennuyeux de m'être promis de ne pas vous parler tableau, car je me serais arrêtée avec vous devant le *Mariage de sainte Catherine*, mais, nous n'avons qu'une parole, d'ailleurs on ne raconte pas la peinture, on la regarde, on l'aime, mais pas par procuration.

Maintenant, je veux aller voir les Béguines chez elles ; on me détourne de cette pensée en me promettant une visite de ce genre, bien plus intéressante à Gand ; je me laisse convaincre et j'ai tort, car ayant été obligée d'écourter mon

voyage, je n'ai vu ni les Béguinages de Bruges, ni ceux de Gand.

La ville enchantée continue à être solitaire. Au détour d'une rue nous apercevons enfin une porte qui s'ouvre après avoir glissé silencieusement sur ses gonds... sans doute pour nous montrer une de ces dames flamandes si poétiques et si mystérieuses au fond du vaste capuchon de leur mante noire ! Nous nous hâtons pour la contempler de près, et je vois sortir de la maison une grande fille à jupes trop courtes, découvrant un bas blanc bien tiré sur des chevilles noueuses, chaussons de lisière, tablier de toile blanche sur un caraco auguleux, capote de paille blanche, cheveux de lin, œil de porcelaine... Oh !.....

Nous allons visiter deux ou trois églises, qui à part les tableaux n'ont rien de bien saisissant ; nous remercions Dieu, dans ces courtes visites à ses autels, de la belle journée que nous lui devons, des belles choses qu'il a inspirées, de notre plaisir, de notre bonne humeur ; il faut remercier de tout, j'ai remarqué que c'est le meilleur moyen d'obtenir davantage. C'est aussi un devoir de reconnaissance, mais je vous le signale comme une petite ruse intéressée à laquelle le bon Dieu résiste difficilement,

Le soleil commence à baisser un peu, le spectacle du vieux quartier y gagne au point de vue de la lumière, plus douce à ce moment du jour. Nous tournons l'Hôtel de Ville pour le voir se mirer dans les eaux du canal qui passe à ses pieds.

Tous les canaux se ressemblent, pensez-vous. Oh que non ! En voici un dont les eaux tranquilles baignent les vieux murs du palais municipal avec des aspects inconnus certainement aux riverains du canal Saint-Martin, par exemple. Il passe lentement contre ces pierres verdies qu'il caresse ainsi depuis des siècles, sans s'être jamais ni fâché ni ralenti. Il s'en va de cette allure paisible tout au loin se perdre dans une brume d'or qui monte jusqu'à la gloire du soleil.

Un vieux pont de pierre, tout noir lui aussi, abrite sous son arche haute et étroite un couple de cygnes qui fait sa toilette et s'interrompt parfois pour surveiller curieusement les évolutions d'un gros rat fauve qui court le long d'un escalier dont les dernières marches disparaissent sous l'eau. Où va-t-il cet escalier ? Au fond, tout au fond ; s'appuie-t-il au mur de quelque cachot pour conduire un supplicié dans les profondeurs de l'eau, ou bien n'a-t-il été placé là que pour le plaisir de nos yeux ? Le gros rat le monte et le descend avec une vélocité d'acrobate ; nous frappons dans nos mains, le rongeur éperdu se jette à la nage, les cygnes gonflent leur cou d'étonnement, lèvent leurs grandes ailes blanches dans un bâillement de paresseuse

surprise, et voguent à la suite du rat qui laisse un petit sillage d'argent derrière lui. Nous voilà encore dans une solitude complète. Nous en profitons pour nous remplir les yeux du spectacle enchanteur, poétique et mystérieux qui se déroule devant nous. Oh! le gai, le doux soleil derrière ces ogives, derrière ces clochetons sur ces toits pointus, à travers lesquels le canal se fraie un passage plein d'ombre! Le voici qui s'élargit, il quitte les vieux murs pour de blanches maisons, pour de grands peupliers... Allez eaux tranquilles, allez à la mer qui vous appelle, et laissez-nous rêver un peu de votre fuite.

Enfin le train nous prend, nous emmène; c'est un départ définitif. Adieu, joli pays entrevu; au revoir plutôt, car ce mot d'adieu est trop définitif, trop triste à prononcer.

Il est minuit, nous sommes de retour, le *home*

nous attendait avec un bon feu et de bons lits; mais les regrets, l'agitation, me donnent des cauchemars toute la nuit : voilà que l'empereur du Maroc me fait prisonnière avec 11,000 compagnons et me conduit sous bonne escorte à Charles-Quint, lequel m'enferme et me condamne à regarder couler l'eau sous une fenêtre; des rats fantastiques gémissent sur l'autre rive et Matho, le chef des Mercenaires, cherche à me distraire en me montrant le Zaïmph de Tanit qui finit par m'aveugler de ses rayons. J'ouvre alors les yeux; c'est le soleil qui entre dans ma chambre, le soleil de Paris, plein de poussières irisées... Allons, il faut s'éveiller tout à fait, prendre une plume, écrire à ses petites amies du journal, et recommencer pour elles le voyage.

C. DE LAMIRAUDIE.

❧ FIN ❧

BIBLIOGRAPHIE

LA TOUR EIFFEL

PAR H. GIRARD

La tour Eiffel a été la véritable héroïne et comme la reine de notre Exposition universelle; elle survit aux édifices écroulés du Champ-de-Mars; perdue pendant quelques mois dans les brumes de l'hiver, elle s'est dégagée de ce voile gris, imposante et prestigieuse autant que jamais, pour tenter les ascensionnistes. C'est dire que le livre de M. Girard est plein d'à-propos, puisqu'il permet aux ignorants eux-mêmes de faire connaissance plus intime et plus complète avec la géante, qui nous suscite tant d'admirateurs et tant d'envieux.

Les premières pages sur la conception de ce pylone colossal et sur les travaux du même ingénieur qui l'ont précédé sont peut-être un peu techniques, mais, présentées avec une clarté parfaite, elles peuvent être comprises par toutes les intelligences et intéresseront, bon gré mal gré, les esprits les moins sympathiques au règne fatal, paraît-il, du fer et de l'acier. D'ailleurs M. Girard mêle beaucoup d'agréable poésie à l'explication très nette et très précise des travaux de M. Eiffel; il nous parle des deux tentatives héroïques signalées par la Bible, la tour de Babel et l'échelle de Jacob, du désir qu'eurent les premiers humains d'escalader le ciel, de

connaître les mystères de l'au-delà idéal. Le ciel, dit-il, attire l'homme qui l'invoque sans cesse et qui en a fait la demeure de Dieu. Plus l'homme monte haut, plus il lui semble qu'il est près de la divinité. Chez les barbares, de solennelles délibérations étaient tenues au sommet des montagnes. Les Gaulois, à l'heure de l'invasion, se réfugiaient sur les pics abrupts de l'Auvergne pour y discuter la défense de la patrie. Nous aspirons de plus en plus à la conquête de l'air, on peut mesurer les civilisations à la hauteur des monuments qu'elles ont laissés. Cette tour qui dépasse de beaucoup les édifices les plus élevés du globe, répond donc à une aspiration; elle est un défi à la nature et une glorieuse victoire de la science.

Après nous avoir initiés aux procédés très curieux de la construction, M. Girard nous entraîne de plate-forme en plate-forme, en nous faisant admirer la vue aux divers étages et en nous rappelant les féeriques illuminations de l'année dernière. Quel enthousiasme elles ont soulevé! Trois millions cinq cent douze mille visiteurs de toutes races, de toutes couleurs et parlant toutes les langues, ont entrepris l'ascension de la tour; parmi eux les princes d'Autriche, de Russie et d'Angleterre, et un grand nombre de princes orientaux. Les ascensionnistes ont souvent cédé à ce besoin qui possède la foule, d'écrire ses impressions sur les murs...

même quand il n'y a pas de murs; du reste, un registre ouvert par *le Figaro* donnait satisfaction à cette manie. Nous voyons donc qu'un confrère enthousiaste de M. Eiffel promet d'appeler Eiffeline sa première fille; qu'un Brésilien s'est écrié: « Jusqu'où montera le génie français en 1989? Les nuages le diront! » Le chauvinisme s'est exprimé de toute sorte de manières: « A l'inverse de Fontenoy, nous avons tiré les premiers. A vous, messieurs les Anglais, si vous pouvez! »

Plus banalement:

« Paris est la capitale du monde, » etc...

Il y a des loustics aussi: « A 300 mètres, je ne trouve rien pour écrire qui soit à la hauteur. » « Merci à M. Eiffel de nous avoir procuré des pensées élevées. »

A un Breton elle rappelle l'immensité de la mer; à un caporal elle fait dire: « Pour une fois, je suis au-dessus de mon colonel, » etc...

Ce fut une sorte de fureur: une quantité d'objets familiers furent transformés en tour Eiffel, on la reproduisit en cuivre, en bronze, en bois, en carton, en sucre, en pain d'épices, en or, en diamants. A Londres un « artiste capillaire » coiffa ses clientes en tour de 300 mètres. Les poètes chantèrent cette tour qui à la clarté du soleil semblait être toute de dentelle qui le soir devenait de feu, et, — savez-vous une jolie nouvelle? Des nids d'hirondelles se sont accrochés au colosse pour lui porter bonheur; signe certain que le progrès va continuer, que de nouveaux échelons s'élèveront bientôt à l'escalade du ciel (1).

LA CLEF D'OR

PAR MADEMOISELLE ZÉNAÏDE FLEURIOT

Jadis, un romancier célèbre a donné ce même titre à l'un de ses ouvrages les plus délicats. Il s'agissait alors de la clef d'un cœur, de la précieuse clef qui, difficilement conquise, ouvre à la fin le chemin de la confiance et de l'amour. Cette fois la clef d'or représente la richesse, objet d'une poursuite effrénée, bien qu'elle ne puisse assurer — M^{lle} Fleuriot le prouve dans un récit mouvementé, plein d'événements pathétiques, — ni la paix de l'âme dont elle est si souvent l'ennemie, tout au contraire, ni le bonheur auquel, quoi qu'on en puisse dire, elle ne contribue qu'à titre d'auxiliaire. Peut-on imaginer, par exemple, un être plus malheureux que cet insatiable Raoul de Morinville, puni de l'ambition et de l'orgueil qui lui font conclure un froid mariage d'argent avec sa cousine Ri-

chon, par la naissance d'une enfant sourde et muette? Combien, au contraire, le sentiment du devoir accompli soutient à travers de déchirantes épreuves l'épouse sans reproche, la mère admirable qui n'a que le tort de s'appeler Hippolyta!

La roue de la fortune tourne avec d'étranges soubresauts pour les deux familles alliées et voisines, si différentes pourtant l'une de l'autre, qui habitent, celle-là le vieux château de Kermarchat, celle-ci la villa Bruyère (nous sommes toujours, vous le devinez, en Basse-Bretagne), et la double histoire est intéressante, bien menée, un peu trop *sensationnelle* peut-être, n'importe; la petite bibliothèque de la famille, cette excellente collection, créée tout particulièrement à l'intention des jeunes filles, compte un bon livre de plus. Nous voudrions seulement que M^{lle} Fleuriot, qui a de l'esprit, de l'imagination, de la sensibilité, de la raison, beaucoup de qualités charmantes, depuis longtemps connues, se méfiât de la facilité de sa plume, qu'elle serrât davantage son style (1).

BRACONNETTE

PAR AIMÉ GIRON

Je ne connaissais, en fait de Giron, qu'un peintre, le coloriste habile qui a exposé cette année, au Salon, l'amusant ramoneur à l'orange ce titre: *Tons de suie*; je viens de découvrir qu'il existait aussi un romancier de talent qui porte le même nom. Dans sa *Braconnette*, il y a beaucoup d'esprit, de gaieté, d'émotion, de verve et même des qualités d'écrivain. Braconnette est une espèce de petite bohémienne, née sur une voiture de saltimbanques et qui grandit à la grâce de Dieu, en vagabondant, jusqu'au moment où une femme généreuse la recueille et lui fait place entre ses deux filles. A la noble famille ruinée qui l'adopte ainsi, la sauvage faiseuse de trébuchets, transformée par l'éducation, payera sa dette de reconnaissance. Elle se dévoue, lorsque meurt sa bienfaitrice, aux deux orphelines, les nourrissant de son travail, risquant sa vie pour qu'elles aient le nécessaire, se sacrifiant en tout, bref, remplaçant leur mère jusqu'à ce qu'elle leur ait *déniché* deux maris dignes d'elles. L'un des deux, tout au moins, n'eût pas demandé mieux que de s'attarder auprès de Braconnette. C'est le roman de l'abnégation courageuse, simple et gaie. Nous gagnons, à le lire, beaucoup de choses utiles, outre l'agrément. Par exemple, je suis dorénavant au fait de tout ce qui se passe dans une aiguillerie et je souscris

La Tour Eiffel, par H. Girard. Firmin-Didot, 56, rue Jacob. Bibliothèque instructive et amusante.

(1) *La Clef d'or*, par M^{lle} Z. Fleuriot, 1 vol. : 2 fr. Librairie Hachette, 73, boulevard Saint-Germain.

de grand cœur à cette jolie glorification de l'aiguille telle qu'elle se présente à la pensée de Braconnette, tandis que la brave enfant aiguise et perce l'acier en respirant l'impalpable poussière de métal, les imperceptibles parcelles du grès détaché de la meule qui introduisent dans sa poitrine un poison de pierre et de fer. C'est sa vie que, trop souvent, l'ouvrière donne à la fabrication de l'aiguille; mais de quel secours n'est-elle point aux autres cette aiguille sacrée, douce et fidèle! Elle remplit les jours de solitude, elle charme les heures de loisir... Elle est

la baguette magique en miniature de la femme, son bijou le plus simple et le plus précieux. Avec elle on est laborieuse, vertueuse, estimée de tous, aimée chez soi. Toute fiancée qui, dans son trousseau, n'a pas un dé, pas une aiguille, ne sera ni bonne épouse, ni bonne mère (1).

TH. BERTZON.

(1) *Braconnette*, par Aimé Giron. 1 vol. : 2 fr. Paris, librairie Hachette et C^{ie}, 79, boulevard Saint-Germain.

LES TAPISSERIES COPTES

Par M. GERSPACH, administrateur de la Manufacture nationale des Gobelins

Texte et album in-4° écu contenant 160 dessins
reproduits d'après les originaux et tirés en bistre et en couleurs

De récentes découvertes ont mis au jour de nombreux types de la fabrication textile des Coptes, qui ont été les plus habiles décorateurs de l'Egypte pendant les dix premiers siècles de notre ère.

Leur style, très original et tout particulier, n'est plus celui de l'ancienne Egypte et constitue une sorte de trait d'union entre l'art décoratif antique et celui de l'Orient.

Les motifs coptes peuvent servir à toutes les industries d'art : tissus de soie, de laine, de coton et de lin ; dentelles, tulles, broderies, passementeries, tapisseries ; meubles, incrustations, marqueterie ; papiers peints, imagerie, reliure ; mosaïque, céramique, carrelages, etc.

Tous ceux qui, par métier ou par goût, se livrent aux arts de la décoration trouveront de nouveaux et d'ingénieux éléments d'application dans le recueil que nous publions, et dont la place est marquée dans la famille, à l'école et à l'atelier.

En vente au bureau du *Journal des Demoiselles*, 48, rue Vivienne. — Prix, au bureau : 8 fr. ; franco de port : 9 francs.

CONSEIL

La Personnalité



Je vous disais un jour combien le *moi* est haïssable, comme il est le véritable obstacle à ce que nous pouvons penser et apprendre d'élevé et de beau, au bien qu'il nous est donné d'accomplir, aux saines influences que nous sommes appelées à exercer.

Mais le *moi*, qui n'est autre chose qu'un égoïsme plus ou moins déguisé, ne se loge dans les belles âmes que sous une forme réduite et, pour ainsi dire, étrangère. L'égoïsme, en tant qu'il est la brutale préférence de soi-même aux autres, a quelque chose d'odieux, de choquant, de répulsif pour les natures élevées et aimantes; le peu qu'il en reste en elles prend alors un aspect qui ne les inquiète ni ne les rebute, et devient de la *personnalité*.

Comme la personnalité a, quant aux résultats, les mêmes inconvénients et les mêmes suites funestes que l'égoïsme, je voudrais vous mettre en garde contre un défaut si subtil qu'il revêt volontiers l'apparence de qualités estimables, et qu'il échappe souvent aux recherches d'une conscience un peu superficielle ou mal éclairée.

Il ne faut pas confondre la personnalité, en tant que défaut, avec l'originalité qui, inhérente à tout être, offre un cachet d'autant plus marqué que l'intelligence est plus haute, la valeur plus grande, les

qualités plus éminentes. La pratique des vertus, quand elle est bien comprise, n'amène jamais l'effacement, mais bien le rayonnement des dons que nous avons reçus. Donc, il ne s'agit pas d'anéantir son originalité propre, mais sa *personnalité* en tant qu'elle est l'attachement exagéré à son jugement, à ses habitudes, à sa manière de voir, en tant qu'elle est, en un mot, le culte de soi-même.

La personnalité, si étrange que cela paraisse, peut exister parallèlement avec la tendresse pour autrui, le dévouement à la famille, aux pauvres; on peut l'apporter dans les œuvres de charité, elle peut se rencontrer jusque dans les cloîtres. Mais considérez-en les effets particulièrement dans la sphère où nous vivons. Une jeune fille ou une femme personnelle se placera, peut-être sans se l'avouer, au-dessus de ce qui l'entoure. Elle estimera qu'elle voit et pense plus juste, donc elle subordonnera à son jugement et à ses idées les conseils qu'elle reçoit aussi bien que la manière de penser d'autrui. Elle n'acceptera pas de direction; si elle doit en supporter l'apparence, tout son être intime s'y dérobera. Elle prétendra exercer de l'influence, mais ne voudra pas en subir. Quand sa volonté sera en lutte avec celle d'autrui, elle fera tout au monde pour que la sienne triomphe. En un mot, une femme personnelle ne sait jamais *se mettre de côté*. Elle sera à un moment donnée ombrageuse, susceptible, apportera son sens impérieux jusque dans l'exercice du bien, et s'imposera jusque dans le dévouement.

Comprenez-vous pourquoi un tel défaut est l'obstacle invincible à notre perfectionnement moral comme à l'accomplissement de notre rôle ici-bas?

Savoir se mettre de côté! Quelle science rare, mais comme les êtres qui l'ont comprise sont marqués d'un sceau spécial! On les aime, on s'attache à eux, la confiance va à eux comme à la vérité et à l'impartialité mêmes. Ils font le charme de la vie intime et acquièrent l'influence la plus irrésistible, *parce qu'ils n'offrent pas de prise à la lutte et à la résistance*. Sont-ils, à un moment, obligés de se montrer inflexibles? On subit leur sévérité parce qu'elle s'appuie sur quelque chose d'élevé, sur la vérité et la justice, qui sont impérissables, et non sur un caprice, un froissement, une rancune. Quelle autorité aura au foyer domestique l'épouse, la mère qui a fait abnégation de soi, et qui est capable de se donner dans la mesure où elle a perdu sa personnalité!

Et comme il faut à tout enseignement quelque chose de pratique, je veux vous enseigner un moyen facile d'arriver à cette abnégation si rare et si admirable : *c'est d'aimer plus que vous-mêmes*. Ah! si le mot d'abnégation vous semble si dur, à vous surtout, dont la jeunesse déborde de vie et d'activité, c'est qu'il implique, compris d'une certaine façon, une idée de sacrifice et de destruction. Non, ne cherchez pas à détruire votre jugement : élevez-le et transformez-le. Ne cherchez pas à vous détacher de l'amour instinctif de vous-mêmes, planez au-dessus, en aimant quelque chose de plus que vous : Dieu d'abord, et ce qu'il veut et permet, puis tous ces êtres que vous chérissez déjà et auxquels vous arriverez, en leur prodiguant tendresse et dévouement, à ne pas vous préférer. Quelle vie intense, quels effluves d'affection, quel charme d'habitudes il y a dans l'abnégation ainsi comprise! Vous vous accoutumerez doucement, sans effort, à chercher le bonheur de ceux que vous aimez, vous remplacerez la pensée de *vous* par la pensée d'*eux*. Quand on aime vraiment, il est si facile de s'effacer devant la personne aimée! Et par ce mot effacer, encore une fois, je n'entends pas l'effacement de qu'il y a de bon et de charmant, mais seulement de ce qui heurte, froisse et afflige.

Ainsi entendue, est-il une seule de vous qui ne veuille s'élever au-dessus de sa personnalité?

M. MARYAN.

ANECDOTE

M. de Falloux apprit que les Petites Sœurs des Pauvres d'Angers avaient perdu leur vache; il alla les voir aussitôt et on annonça : *Monsieur le comte de Falloux*.

« Pardon, ma sœur, dit-il à la supérieure, je ne suis qu'un marchand de vaches; je vous amène ma meilleure laitière, et je vous supplie de me permettre de pourvoir à sa nourriture ».

CURIOSITÉ HISTORIQUE

Les filles d'un puissant leude, Adalhard, furent élevées à l'abbaye de Saint-Jean, à Valenciennes; elles y furent instruites dans les sciences et les arts, et surtout elles apprirent à peindre et à broder d'une manière parfaite. On a gardé des miniatures de leur main et des broderies admirables faites en or et en soie sur des tissus en pourpre et consacrées au service des autels. Les deux sœurs Harlinde et Renulde fondèrent un monastère aux bords de la Meuse et y passèrent paisiblement leur vie. On conserve un évangélaire écrit et orné par elles, et dans leur tombeau on a trouvé un tissu rouge, brodé de leur main avec beaucoup d'art, ainsi que l'affirme un manuscrit déposé aussi dans le cercueil. C'était au VIII^e siècle.

UN PORTRAIT DE FAMILLE

(SUITE)



E l'aime. Je l'ai aimée dès le premier jour. J'ai eu tout de suite l'idée qu'elle avait été conduite pour moi dans ce pays lointain où ses ancêtres et les miens avaient été amis jadis. Quand, lors de sa visite à Kermaria (ah ! depuis qu'elle y a passé, ma vieille maison est toute parfumée de son souvenir et comme animée d'une vie nouvelle !) quand elle me suggéra la pieuse

idée de rendre l'oratoire au culte, rencontrant ainsi le vœu autrefois exprimé par ma mère, la pensée me vint aussitôt qu'il pourrait un jour m'être donné de m'agenouiller avec elle devant l'autel relevé... Et si dans la soudaineté de ce sentiment il y a eu une part de romanesque, explicable chez un être qui, seul au monde et avide d'affection, rêve dans un pays sauvage à la fiancée qu'il demande à la Providence, les jours bienheureux qui ont suivi n'ont fait que me persuader que mon cœur ne m'avait pas trompé...

Comment décrire cette joie, qui, semblable à un rayon de soleil, illumine maintenant ma vie ? Avec Stéphanie, je découvre mille beautés nouvelles dans ces campagnes que je croyais connaître et aimer. Elle est si franche, si naturelle, qu'elle laisse lire à ceux qui l'approchent tout ce qu'il y a dans son âme de sentiments délicats et d'aspirations élevées. Plus je la vois, plus je me dis qu'elle eût été l'idéal rêvé par ma mère. Car si tout en elle me charme à l'égal de la poésie même, elle possède un sens à la fois calme et vrai, comme la note juste de toutes choses. Elle ne dédaigne pas les réalités auxquelles nul ne peut après tout se soustraire, et elle pratique scrupuleusement les petits devoirs de la vie ; seulement elle les pare et les transfigure en se les appropriant, éclairant ce qui l'entoure, d'un rayon de cette lumière intérieure qui luit en elle, et qui doit être faite de paix, de gaieté et d'amour. Tout ce qui est beau lui est familier, c'est comme son atmosphère naturelle.

Tout ce qui est bien semble la respiration même de son être. Elle est adorée de ceux qui l'entourent, ils songent sans cesse à la rendre heureuse, cela se devine tout de suite. Mais ses jolies allures d'enfant gâtée déguisent un continuel oubli de soi. Cela lui est-il naturel, comme on le dirait à la voir, ou a-t-elle eu une volonté à sacrifier et des goûts à dominer ?

Toujours est-il qu'elle apporte dans l'exercice de cette abnégation une grâce, un empressement, une gaieté qui dissimulent l'effort, si effort il y a. On croirait par instants que, tout en combattant doucement les manies de sa tante, ses facultés n'ont pas de meilleur exercice que d'imaginer un genre de tentures ou de bourrelets qui suppléent aux fermetures défectueuses du Coat. Elle discute avec son grand-père juste assez pour intéresser celui-ci, mais elle donne à ses recherches et à ses travaux une sympathie si vive, si gracieuse, que je me demande quelquefois si elle a réellement contracté dans ce savant commerce la passion de l'archéologie...

Voici trois semaines bientôt que je vis dans un rêve enchanté. Elle m'accueille avec son plus charmant sourire, elle cause avec moi sans contrainte, elle paraît heureuse chaque fois (et c'est toujours !) que nos idées se rencontrent et que nos goûts s'harmonisent... M. de Gévras me traite en ami, M^{lle} Amélie me montre autant de bienveillance que peuvent en comporter ses manières languissantes, et me prête ses livres favoris, que je me garde bien de lire ; ils sont si fades et si faux près du joli roman qui se déroule en secret dans mon cœur !...

Enfin, mon vieil ami le recteur qui, lui aussi, est un habitué du Coat, ne décourage pas mes rêves, et je crois qu'il est fort avant dans l'intimité du vicomte... Quant à M^{lle} Alexandrine, qui s'est chargée de coudre le linge de toile fine destiné à la chapelle, elle me dit en souriant que son travail est pressé et que je ne dois pas l'interrompre...

Il y a, dans la petite ville voisine, un sculpteur qui a ravi M. de Gévras. On nous dit qu'il est d'une piété des vieux temps. Avant d'entreprendre les figures en bois ou en pierre qui lui sont demandées, il se fait lire l'histoire des saints qu'elles doivent représenter, puis se met en prières et demande à son bon ange de guider sa main. Ses ouvrages sont naïfs, et imparfaits au point de vue de la statuaire, mais il semble avoir surpris le secret des artistes du moyen-

âge, et donne à ses figures cette expression surhumaine qui réalise en dehors et au-dessus de la beauté convenue un type majestueux, extatique, céleste. Nous allons souvent le voir travailler, et nous trouvons un intérêt à la fois poétique et étrange dans ses idées mystiques, exprimées en un langage inculte, mais énergique et original. Quelquefois il oublie notre présence, s'arrête et contemple longuement son œuvre.

— A quoi pensez-vous ? lui a demandé un jour M^{lle} d'Arthenay, touchant doucement son bras pour attirer son attention.

Il a tressailli et, revenant à lui-même a essayé de traduire sa pensée.

— Voyez-vous, mademoiselle, chacun a sa tâche en ce monde, et quelquefois, je me surprends à me demander ce que j'ai fait pour que la mienne soit si belle... Cela ne semble rien aux gens qui passent de voir un pauvre homme gagner sa vie en taillant des pierres ou en sculptant du bois de chêne, et je sais bien, d'ailleurs, que mes ouvrages ne sont pas bien beaux... Mais, cependant, ils seront placés dans la maison terrestre du bon Dieu ; des centaines, des milliers de mains se lèveront vers les bienheureux que ces statues représentent, des yeux fervents les regarderont avec respect en mémoire des saints, et je sais, parce que je l'ai expérimenté, que même ces ouvrages grossiers peuvent parler à l'âme et retracer quelque chose des vertus des saints, et de leur compassion pour nos douleurs. Quel honneur pour moi, et quelle récompense si je fais passer sur ces figures de bois et de pierre quelque chose de ce que je vois lorsque je ferme les yeux en invoquant ceux qu'elles représentent !... Et ne pensez-vous pas, mademoiselle, que si quelque chrétien a été consolé en regardant un crucifix ou une Vierge sculptés par mes mains, il peut lui venir à l'idée de prier pour moi ? Il ne me connaît pas, c'est vrai ; n'ai-je pas cependant essayé de lui prêcher des choses saintes et douces en sculptant ces images ?

J'ai regardé Stéphanie ; ses yeux étaient pleins de larmes, et elle regardait avec vénération cet humble ouvrier qui est un apôtre à sa manière. Nous l'avons invité à assister à la bénédiction de la chapelle.

Septembre.

M. de Gévras a, lui aussi, fait des visites. Selon les coutumes hospitalières du pays, on l'a invité à dîner, et je suis de toutes ces fêtes. Cela multiplie les occasions de voir M^{lle} d'Arthenay. Nous aimons surtout le moment où, après une station toujours trop longue devant ces tables plantureuses, la petite société se disperse et se promène par groupes, avec la liberté de la cam-

pagne. Nous trouvons d'instinct le recoin le plus poétique du parc ou du jardin. J'en fais parfois un croquis sur la demande de Stéphanie...

Le peintre verrier m'a envoyé des dessins de saint Louis et de sainte Elisabeth. M. de Gévras a relevé dans le costume quelques légères erreurs. Sur ses indications, j'ai rectifié la coiffure de saint Louis, dont, paraît-il, le type classique est erroné. Stéphanie m'a dit que maintenant, elle prie chaque jour sainte Elisabeth...

Et je fais comme elle, demandant à la bienheureuse qui goûta dans leur plénitude les chastes bonheurs d'une union sans nuages avant de connaître les souffrances indicibles du veuvage, de me donner une compagne dont la noble et pure tendresse puisse franchir la tombe et s'immortaliser au-delà...

1^{er} octobre.

Les pluies deviennent continuelles. Jusqu'à présent le temps était resté beau ; il était bien rare que l'on ne pût sortir au moins deux ou trois heures. Ce n'est pas que je me plains : le Coat m'offre, pour les mauvais jours, un abri délicieux. J'y ai passé de longues heures à chercher avec M^{lle} Stéphanie un dessin de tapis pour la chapelle. Il a fallu ensuite adapter ce dessin à l'usage voulu, et le partager en carrés qui ont été envoyés dans divers endroits, l'ouvrage étant trop long pour une seule personne. Stéphanie a ensuite eu l'idée d'illustrer sous ma direction les trois tableaux pour la messe.

Maintenant que nous avons en perspective, m'assure mon vieil Yvon, toute une lune de pluie, je n'ai même plus à chercher de prétextes pour me présenter au Coat. Chaque jour, quand je prends congé, M. de Gévras me dit avec un sourire :

— Nous vous verrons demain, n'est-ce pas ?

Et M^{lle} Amélie ajoute le plus souvent :

— Nous comptons sur vous pour dîner...

Il est donc maintenant une table de famille où l'on me fait ma place, une maison où l'on m'attend, où l'on me sourit, où l'on me désire... Qu'attends-je pour faire de cette maison la mienne, pour demander au père indulgent, qui m'appelle son ami, le droit de rendre sa fille heureuse, pour dire à Stéphanie qu'elle a le premier et suprême amour de mon cœur ?

Le recteur me presse de parler. Mais si je me trompais, après tout ? Au moment de tenter la démarche qui doit fixer ma vie, je ne sens plus que de la crainte ; mon espoir n'apparaît comme le comble de la présomption, je m'étonne d'avoir pu croire que je serais agréé... Je discute, avec le recteur et sa sœur, les chances qui me semblent tout à coup devenues si faibles. La

sympathie que me témoigne Stéphanie peut être banale, après tout. Et M. de Gévras peut voir en moi un hôte, un ami même, sans songer à me confier son trésor. Il n'est pas jusqu'à ma profession qui ne me semble un obstacle. N'y a-t-il pas des hommes, qui me sont mille fois supérieurs, tout prêts à épouser Stéphanie sans la séparer de l'aïeul dont elle est la joie et la consolation ?

Le recteur me réfute. Il sait que M. de Gévras a de la sympathie pour les soldats, et le croit trop bon père, trop dévoué au bonheur de sa petite-fille, pour faire intervenir dans cette grave et délicate question un sentiment personnel. Nos familles sont de même rang, nos fortunes s'harmonisent, considérations qui sont pour lui d'un certain poids. Enfin, il ne m'a pas laissé entrer si avant dans son intimité, le recteur l'assure, sans avoir recueilli sur mon compte des renseignements de nature à satisfaire ses exigences paternelles. Soit, j'admets tout cela. Mais Stéphanie ! Ici, c'est M^{lle} Alexandrine que j'écoute avec une attention mêlée de confiance, car, si retirée qu'elle ait vécu, elle a de l'intelligence et de la finesse, et elle reçoit de longues et fréquentes visites de Stéphanie. Je crois qu'une femme est toujours douée de pénétration lorsqu'elle entreprend d'étudier une autre femme, et mon cœur se rassérène lorsqu'elle me dit, avec son fin sourire :

— Allez, monsieur Robert, soyez tranquille ! Cette enfant est trop pure et trop réservée pour oser seulement se demander ce qu'elle pense de vous, mais je vous assure, moi, qu'elle n'en pense pas de mal...

Et j'attends toujours, cependant, parce que je suis lâche et que l'incertitude, malgré ses côtés pénibles, me semble mille fois plus douce qu'une déception...

2 octobre.

On est venu ce matin placer les vieilles sculptures sur bois que nous avons découvertes et qu'on a habilement restaurées. De chaque côté, les murailles du chœur sont revêtues, à hauteur d'appui, de panneaux en chêne, avec des statuettes d'apôtres et des figures d'anges. La Vierge de pierre repose sur son socle de granit, en face de la porte. De chaque côté de l'autel seront placées les statues en bois de notre artiste, — sainte Anne et saint Joachim, — qui étaient à peu près terminées quand nous avons visité son atelier rustique et qui réalisent son pieux idéal, car elles invitent à la prière et inspirent la confiance. Enfin, l'autel n'attend plus que quelques retouches, et M. de Gévras s'est chargé de demander à Paris le complément du mobilier sacré.

Il va venir voir le travail accompli. Si j'osais lui parler !

Le soir.

Dieu soit loué ! Qu'ai-je fait pour tant de bonheur ?...

Je ferme les yeux pour mieux me recueillir et pour sonder, si c'est possible, l'abîme de joie qui remplit mon cœur... Oui, c'est un abîme, profond mais étrangement tranquille. Ce qui domine dans la sensation qui m'envahit tout entier et dans laquelle il me semble que mon être se perde, c'est une paix infinie, mille fois plus douce, plus enivrante que tous les transports.

Que de fois j'ai essayé de me représenter ce qui est aujourd'hui accompli ! Je parcourais furtivement ma maison, j'y amenais en imagination la jeune fille que j'aime, je lui tenais mille discours sans suite, je prêtai l'oreille de mon cœur à ce mot de ses lèvres dont je cherchais à me figurer la douceur : « Oui, je veux bien être votre femme... » A cette seule pensée, mon cœur bondissait si fort dans ma poitrine qu'il me semblait que ma vie s'arrêtait. Je comprenais qu'on pût mourir de bonheur... Et voici qu'elle les a dites ces paroles tant désirées, et avec elles est entrée en moi cette impression de calme et de sécurité qui défie instinctivement le malheur et la mort elle-même, parce que ce mot d'amour, tel qu'on le conçoit dans la religion bénie qui a fait de l'union de deux cœurs une chose sacrée et indissoluble, a un écho infini qui retentit, au-delà de ce monde, jusque dans l'éternité...

Il est tard. Le seul bruit que j'entende est la pluie, qui frappe légèrement mes vitres. Parfois, le vent gémit dans mes vieux arbres. Qu'importe le temps, qu'importent les objets extérieurs ? Tout est joyeux en moi, et il me semble que, de chaque recoin de ma demeure, des voix mystérieuses s'élèvent pour célébrer mon bonheur et saluer la jeune châtelaine de Kermaria.

Y a-t-il seulement quelques heures que je jouis de ce bonheur intime, si vite et si complètement identifié avec mon être qu'il me semble l'avoir toujours goûté ?

C'était ce matin. M. de Gévras était venu voir la chapelle. Il approuva les travaux, fit quelques réserves, donna des conseils aux ouvriers, puis me parla des vitraux.

— Il est vraiment étrange, me dit-il, qu'on commette depuis si longtemps l'erreur dont je vous ai parlé au sujet de saint Louis. Je l'avais relevée en consultant diverses estampes et des manuscrits enluminés et, à ma connaissance, un seul artiste a rompu avec une tradition erronée, c'est M. Biennourry, chargé de peindre, pour la chapelle du lycée Saint-Louis le pieux roi examinant le plan des Quinze-Vingts, tableau

fort remarquable par parenthèse, comme composition, comme dessin, et où les figures des aveugles, qui se pressent autour du roi, réalisent, par la vivacité et la diversité de leurs physionomies, une des plus grandes difficultés vaincues : celle d'arriver à produire l'expression sans le regard... Peut-être, ajouta-t-il avec une émotion soudaine, vous sera-t-il aisé de comprendre que saint Louis m'inspire à la fois de la dévotion et de l'intérêt, lorsque vous saurez que ma femme et la fille que j'ai perdues portaient son nom...

Je sentis que le sang envahissait mon visage.

— Je le savais, dis-je d'une voix étranglée.

Sans doute mon accent le frappa, car il me regarda avec un peu d'étonnement. J'attachai sur lui un regard suppliant.

— N'est-il pas présomptueux de ma part de penser, dit-il avec une certaine hésitation, qu'en plaçant dans ce lieu, que j'ai jadis visité avec ma chère femme, l'image qui me la rappelle en même temps que son saint patron, vous avez voulu consacrer mon plus cher souvenir ?

Je parlai, mais sans reconnaître ma propre voix, tant elle était tremblante.

— Oui, vos souvenirs et... et ceux de... M^{lle} Stéphanie...

Les six ou huit secondes qui suivirent furent les plus longues de ma vie. Je vécus toute une existence en attendant sa réponse, et cette réponse je la redoutais mille fois plus que je n'avais jadis craint la mort.

Mais, à mon grand étonnement, M. de Gévras ne parut pas très surpris. Il me regarda avec bonté, secoua la tête, et dit très doucement :

— Stéphanie?... Oui, je m'en doutais un peu, et le recteur, je le vois maintenant, avait votre secret...

— Monsieur ! je sais que je ne mérite pas d'obtenir un pareil trésor ! Mais je l'aime tant, et...

Ma voix mourut sur mes lèvres, et je sentis mes yeux pleins de larmes. Il resta un instant silencieux, puis me tendit la main.

— Si, si, reprit-il avec la même douceur qui avait quelque chose de solennel, vous la méritez... Vous réunissez tout ce que j'ai désiré chez un fils... Il y aurait bien une objection, votre vie nomade, qui éloignera de moi ma petite-fille ; mais, comme cette objection-là ne regarde que moi, je dois penser que je suis vieux et que Dieu me fait une grande grâce de mourir tranquille, la sachant aux mains d'un protecteur sûr et tendre...

Pourquoi aurais-je honte de le dire ? Je sanglotais.

— Monsieur, balbutiai-je, et elle ?

— C'est juste, dit-il avec un sourire, je ne puis m'engager en son nom... Mais je peux vous permettre de plaider votre cause, et je ne crois

pas que ce soit bien effrayant. Voulez-vous venir au Coat ?...

Nous partîmes sans retard. Comme il marchait lentement ! Et comme l'avenue me semblait longue, interminable !...

Stéphanie était seule dans la galerie. Elle travaillait avec ardeur à l'un de ses carrés de tapisserie.

Elle nous sourit sans se douter de rien. N'étais-je pas, au Coat, l'hôte familier de toutes les heures ?

M. de Gévras s'approcha d'elle.

— Stéphanie, dit-il d'une voix un peu tremblante, M. de Bévy voudrait te parler et, ce qu'il va te dire, je l'approuve...

Il se dirigea vers l'extrémité de la galerie. D'abord, elle ne comprit pas, et elle nous regarda tous deux avec un peu d'étonnement. Mon émotion lui fit entrevoir la vérité. Elle rougit, pâlit, et, voyant s'éloigner son grand-père, le rappela avec un peu d'angoisse.

— Grand-père ! oh ! grand-père !...

Elle s'était levée, lui s'arrêta. Le cœur me manquait.

— Petite folle ! dit-il doucement, il faut bien que tu t'habitues à n'avoir plus ton vieux père près de toi...

Elle courut à lui, s'empara de son bras, et me regarda avec une sorte de crainte. M. de Gévras vint à mon secours en voyant mon visage couvert de sueur.

— C'est un cœur loyal et un bon chrétien, Stéphanie... Veux-tu qu'il soit mon fils ?

Elle poussa un léger cri et cacha son visage sur la poitrine de son grand-père.

— Ah ! j'étais trop présomptueux ! m'écriai-je, navré. Monsieur, comment ai-je osé aspirer à un tel bonheur !...

— Faut-il qu'il parte, mon enfant ?

Je courais vers la porte, désespéré ; je m'arrêtai un instant pour regarder Stéphanie.

Son visage était tourné vers moi... J'y revis cette rougeur qui la rendait si belle et, si ses lèvres restaient muettes, ses yeux me demandaient de rester...

Que dire encore ? Nous oubliâmes tout le reste pendant cette heure d'inexprimable joie, jusqu'au moment où Stéphanie, touchant doucement mon bras, me montra son grand-père... M. de Gévras, debout devant le portrait de sa femme, le regardait fixement d'un air d'angoisse.

Elle se leva sans bruit, vint près de lui et se haussa pour l'embrasser. Elle ne prononça pas un mot, mais ses yeux candides disaient tant de choses, que les traits contractés du pauvre père se détendirent. Il la baisa au front.

— Elle *lui* ressemble de cœur comme de visage, me dit-il, la ramenant vers moi. Soyez heureux comme je l'ai été, mais que Dieu vous

la laisse jusqu'à la fin de votre pèlerinage terrestre.

Qu'il en soit ainsi, ô Seigneur!

Octobre.

La pluie tombe sans relâche. Que nous importe? Les journées sont trop courtes pour contenir tant de joies... Mon vœu va se réaliser. Nous serons unis dans cette chapelle que les mains de Stéphanie s'occupent sans relâche à parer. La campagne sera alors désolée. Le verrons-nous? La langue pittoresque de nos Bretons appelle novembre le mois noir. N'est-ce pas le mois le plus riant de l'année que celui qui verra notre mariage?

Kermaria est rempli d'ouvriers. Mon rêve s'est réalisé. J'ai revu ma fiancée sous mon vieux toit, son pas léger a résonné dans chaque chambre, elle m'a donné son goût, auquel je me conforme avec un scrupule plein d'amour... Et tandis que nous passons au Coût des journées merveilleusement douces, sous l'égide de M^{lle} Amélie, qui prend d'ailleurs à ses romans plus d'intérêt qu'au nôtre, et qui n'interrompt sa lecture que pour nous recommander de veiller aux fermetures des portes et des fenêtres, M. de Gévras surveille mes ouvriers et a entrepris en outre, des recherches sur mes ancêtres, qui l'intéressent maintenant à double titre. Il veut faire l'historique des portraits de famille, en s'aidant des archives de la commune et des vieux registres de l'église. Si j'avais eu le courage de me livrer à un travail tel que celui-là, j'avoue que je l'aurais fait au gré de mes caprices, sauf à coordonner mes notes. Comme mes ancêtres m'intéressent au rebours de leur ancienneté, j'aurais certes commencé par la dame en bandeaux plats et par le pastel de Greuze. Mais M. de Gévras est méthodique. Il décroche l'un après l'autre les portraits, en commençant par les plus anciens. Il les nettoie patiemment, dans l'espoir de découvrir un nom ou une date, il les ôte du cadre, afin de chercher sur l'envers de la toile ce qu'il n'aurait pas trouvé sur la peinture, et il compulse dans le même ordre les papiers correspondant à la date du portrait, date qui, si elle n'est pas inscrite en chiffres lisibles, est du moins à peu près indiquée par le costume.

Chaque jour, à dîner, il nous met au courant de son travail, qui, à son grand désespoir, aura des lacunes considérables, car non seulement les portraits ne se suivent pas, et sont relativement en petit nombre, mais les registres sont loin d'être au complet. Même ceux qui restent ont subi les injures du temps, de l'humidité, et les attaques de vieux rats bibliophiles. D'ailleurs, il serait d'autant plus difficile d'établir

ma généalogie que plusieurs des portraits sont ceux de collatéraux.

Comme M. de Gévras possède ici une grande quantité de chroniques bretonnes, il lui est arrivé d'y rattacher tel ou tel de mes ancêtres, et de trouver leur nom lié à tel exploit contre les Anglais, à tel siège mémorable, à tel événement d'importance. Un Conan Honec, sire de Bévry, était le compagnon de Tanneguy du Châtel. Stéphanie voudrait, dit-elle, qu'il l'eût dissuadé de son projet homicide. Hugues de Bévry, partisan de Jean de Montfort, tomba mortellement frappé au siège d'Hennebont. Le nom de Robert fut porté par le ligueur en chapeau à plumes qui orne le trumeau de la cheminée, et aussi par l'évêque qui fonda dans le pays de Tréguier trois hospices et sept monastères, et encore par le maréchal de camp qui eut l'honneur, à Rocroy, d'être complimenté par Condé. Il y a des lacunes, naturellement. M. de Gévras n'a pu trouver le nom d'un chevalier au corps athlétique et aux yeux doux et bons comme ceux d'une femme, ni déterminer l'origine d'un conseiller en robe rouge et à perruque qui ne ressemble d'ailleurs pas aux Bévry.

Mais son travail nous intéresse. Il est bon de connaître l'histoire de ses ancêtres, afin d'imiter leurs vertus et d'éviter leurs fautes; de plus, on aime à se dire que de longues traditions d'honneur ont concouru à former notre être moral. Plus je vais, plus je sens que, surtout en notre temps troublé, noblesse oblige. Un passé honorable et glorieux nous impose de suivre la voie droite. Hélas! tout est si tortueux aujourd'hui qu'il peut en coûter cher pour marcher droit.

Octobre.

M. de Gévras en est arrivé à mon aïeul préféré. Il décrochera demain, pour l'examiner et y chercher un nom, le portrait de l'école de Greuze, dont le regard est à la fois si doux, si limpide, et si mélancolique. Je voudrais que ce fût mon aïeul, et non pas seulement un cousin plus ou moins proche.

Les ouvriers font merveille. Ma maison est remplie d'animation, et de ce désordre momentanément se dégage déjà l'harmonie. Les chambres seront ravissantes avec leurs tentures Louis XV, et les vieux lambris, frottés et cirés, sont d'une réelle beauté. La chapelle est presque achevée, il ne manque que les vitraux, que j'attends demain ou après-demain.

Je croyais pouvoir écrire au jour le jour les joies ineffables de nos fiançailles. Mais alors que la douleur a mille voix éloquentes pour s'épancher, d'où vient que le bonheur est impuissant à se peindre lui-même? Serait-ce qu'il est si rare ici-bas que l'âme ne sait que balbu-

tier son langage, ou bien la part qui m'en est donnée est-elle trop belle pour que j'en puisse retracer le reflet? Ma joie est, je pense, trop profonde pour que son cri d'extase puisse remonter à la surface... Avoir rencontré un cœur plein de pureté, de sincérité, de confiance, et sentir que ce cœur est tout entier à moi, comme je suis tout pour lui, c'est là la plus exquise des joies humaines, c'est un bonheur qui me confond, me ravit, et quelquefois me fait trembler par son intensité...

Octobre.

C'est hier que j'écrivais ces mots... Était-ce un pressentiment? Ah! j'avais bien raison de me croire trop heureux! Ma part était trop grande, mon horizon était trop vaste et trop radieux.

Je cherche à croire que tout n'est pas perdu. Y a-t-il encore un ombre d'espoir? Hélas! je ne vois autour de moi que ténèbres et douleurs! Est-il bien vrai que je ne sois pas le jouet d'un horrible cauchemar? Est-il possible que je n'aie plus le droit de confier mes peines à ce cœur qui, hier encore, était à moi, et que, fou de souffrance, je cherche ici, dans ce vain épanchement, un soulagement à la plus cruelle des douleurs?

M. de Gévras m'a demandé de lui rendre sa parole!

Il faut que j'essaie de remettre de l'ordre dans mes idées, en proie à un trouble affreux, et que je repasse les détails de cette scène inoubliable...

Ah! mon aïeul aux yeux si bons et au front si calme sous sa tristesse, comment m'avez-vous ainsi trompé! comment ma sympathie s'est-elle ainsi égarée vers vous, vers cette image perfide d'où me vient aujourd'hui l'irréparable chagrin de ma vie!

Hier, donc, j'étais au Coat avec Stéphanie et sa tante. Celle-ci lisait, selon son habitude, ne s'interrompant que pour serrer ses châles autour d'elle, et nous prier de vérifier l'exacte fermeture des fenêtres. Nous faisions, nous, des projets d'avenir. Est-ce qu'on peut raconter ces mille riens, ces causeries légères, animées cependant d'un sentiment si profond, qui ont fait, ces derniers temps, le charme de ma vie? La galerie où nous nous tenions était inondée des rayons du soleil couchant. Devant l'une des fenêtres se balançait lentement un rameau de vigne-vierge dont Stéphanie admira, je m'en souviens, la couleur empourprée. Elle portait une robe d'un bleu gris, très doux, qui lui seyait à merveille, et elle avait attaché à son corsage une rose-thé que j'avais cueillie pour elle... Elle achevait de broder une étoile destinée à la chapelle de Kermaria, et j'admirais l'adresse de ses jolies mains

fines... Tout était calme autour de nous... Oh! si profondément calme!... Il en est parfois ainsi avant un orage...

Le pas de M. de Gévras se fit entendre. Stéphanie sourit (elle n'eut pas le pressentiment de ce qui allait arriver), et elle se leva pour aller au-devant de son grand-père... La porte s'ouvrit. Ciel! quel changement effrayant s'était opéré en lui! Il était courbé, livide, un tremblement convulsif l'agitait, et Stéphanie poussa un cri d'effroi:

— Grand-père, oh! vous êtes malade!

Il secoua la tête, essayant en vain de parler, et nous montra un objet qu'il tenait à la main, une toile ôtée de son cadre. Je la pris machinalement. C'était lui, mon perfide ami, le portrait de l'école de Greuze. Je le regardai dans la stupeur que me causait cette scène; comme ses traits semblaient harmonieux sous ces touches si douces, comme sa chevelure poudrée encadrait bien ce large front pensif, comme ces yeux tristes et bons semblaient vivants et sincères!

— Grand-père, qu'y a-t-il, de grâce? s'écria Stéphanie.

M^{lle} Amélie avait posé son livre et commençait à s'émouvoir. M. de Gévras retrouva enfin la parole.

— Il faut que je vous parle, à vous seul, me dit-il d'un ton saccadé.

Je pressentis un malheur. Je fis un rapide examen de conscience, et je me rassurai. Non, grâce à Dieu, rien, dans mon passé, ne pouvait me séparer de Stéphanie. Si quelqu'un m'avait calomnié, je n'aurais pas de peine à le confondre.

Stéphanie avait pâli. Elle me jeta un regard plein de confiance et, saisissant la main de M. de Gévras:

— Grand-père, dit-elle, quoique vous ayez à dire à M. de Bévry, je puis et je dois l'entendre. S'il s'agit d'un malheur, je saurai le consoler.

Il la regarda d'un air de souffrance indicible, puis se laissa tomber lourdement dans un fauteuil.

— Soit, dit-il, il vaut mieux en effet que tu saches tout, et que tu te résignes au plus tôt... J'aurais voulu que Dieu m'épargnât la douleur de briser vos cœurs... Robert, je vous estime profondément, puisque j'étais prêt à vous confier mon enfant, et... et cependant, elle ne peut plus être votre femme...

La sueur perlait sur ses tempes, sa voix était saccadée. Je poussai un cri perçant. Stéphanie resta muette; seulement, lorsque je la regardai dans mon angoisse, il me sembla que sa figure s'était soudain émaciée et pâlie.

— Elle ne peut être ma femme! m'écriai-je, haletant. Et pourquoi, de grâce, si vos sentiments d'estime pour moi n'ont pas changé?

M. de Gévras passa une main tremblante sur ses yeux.

— Non, rien n'est changé en *vous*. Mais un homme ne peut s'isoler de certaines circonstances qui l'entourent, l'imbibent, et font partie de son patrimoine d'honneur ou de honte... Regardez ce portrait...

J'eus un instant l'idée que mon vieil ami était subitement devenu fou. Je repris machinalement la toile. Le portrait me regardait d'un air si doux !

— C'est votre trisaïeul... Regardez là, au coin, dans la partie que cachait le cadre...

Je regardai avidement. Il y avait là, en effet, des mots tracés en lettres rouges, et qui, préservés par le cadre, étaient singulièrement lisibles :

ROBERT-AYMÉ-LOUIS-NICOLAS DE BÉVRY

Membre de la Convention.

Est-ce que je rêvais ! Je promenai autour de moi des yeux égarés... Le soleil éclairait toujours la galerie, la branche de vigne-vierge se balançait encore devant la fenêtre, et l'ouvrage de Stéphanie était posé devant moi : une croix enlacée de roses brodée à chaque extrémité de l'étole...

Je reportai mon regard sur le tableau.

Membre de la Convention.

Lui, un de ces farouches que la postérité n'envisage qu'avec une répulsion mêlée de crainte ! Lui, mon aïeul au front calme et aux doux yeux !

— Vous me faites mourir ! dites-moi ce qu'il y a ! s'écria Stéphanie, écartant ma main.

Elle lut ce mot terrible, puis respira longuement, et releva sur moi son regard plein de sympathie.

— Pauvre Robert ! C'est une tradition douloureuse, qui ment à tout un passé fidèle, mais ce n'est qu'un anneau isolé dans une longue chaîne, et vous ne devez pas vous affliger outre mesure...

— Que dis-tu ! s'écria M. de Gévras. Ne sais-tu pas que, à tort ou à raison, un homme est solidaire de son passé ? Ah ! certes, je donnerais ce qui me reste de vie pour l'épargner une larme ! Mais mon honneur me défend de consentir à une telle union... Je plains Robert, mais le sang d'un conventionnel, d'un assassin, d'un régicide, ne coulera pas dans les veines de mes petits-enfants !

Stéphanie poussa un cri déchirant et se mit à sangloter ; moi je me sentais condamné, et je n'ouvrais pas la bouche pour me défendre... J'aurais pu dire que je ne devais pas être rendu responsable du crime d'un de mes ancêtres ; que sa trahison avait été effacée par l'honneur de trois générations, que je l'avais lavé moi-

même en versant mon sang pour mon pays... A quoi bon dire tout cela ? je savais bien que la vertu et le défaut de M. de Gévras, c'était d'être inflexible. Il poussait le culte de l'honneur à ses limites extrêmes, au delà même, peut-être ; le principe était noble et aveuglait sa conscience sur ce que les conséquences pouvaient avoir d'injuste...

Et le dirai-je ? je le comprenais ! je me sentais saisi pour moi-même, non pas seulement de pitié, mais d'une sorte d'horreur. Tout mon passé s'écroulait, ma fierté s'évanouissait devant cette terrible découverte, et il me semblait être couvert du sang que mon aïeul avait fait verser. J'avais toujours haï cette époque monstrueuse, et si je pouvais excuser, dans une certaine mesure, ceux des persécuteurs qui étaient sortis du peuple, je n'éprouvais que du mépris et du dégoût pour les gentilshommes qui, infidèles à leur caste et à leurs serments, avaient apostasié pour sauver leur vie et leurs biens.

Et voici que dans ma famille se trouvait un de ces renégats ! dès lors, étais-je digne de Stéphanie ? Pouvais-je lui donner un nom qui, à mon sens comme à celui de son grand-père, était déshonoré ?

Je me levai, et je m'inclinai vers elle.

— Je vous aime assez, dis-je avec effort, pour souhaiter sincèrement que vous m'oubliiez et qu'un autre vous donne, avec le bonheur que je voulais vous prodiguer, un nom sans tare... J'ignorais tout...

Je ne pus en dire davantage. Elle regarda son grand-père en se tordant les mains.

— Est-ce fini ? balbutia-t-elle avec égarement. Est-il possible que mon père brise de ses mains mon cœur et ma vie tout entière ?

— Stéphanie, mon enfant, tu auras du courage... L'honneur le veut...

Il se détourna en pleurant... Mais comme on le sentait inflexible, Stéphanie me tendit la main. Une exaltation passagère lui rendit la force de me dire adieu.

— Si vous pensez réellement que je puis oublier, que je puis donner à un autre l'affection qui a été vôtre, vous ne m'avez jamais connue... Que Dieu vous aide ! La vie est longue, mais la fin viendra, et...

Sa voix mourut tandis que sa main s'élevait faiblement vers le ciel. M^{lle} Amélie pleurait, son mouchoir sur ses yeux. M. de Gévras me regarda d'un air suppliant... Et je partis, navré, à travers la campagne rayonnante d'un splendide coucher de soleil... Oh ! quelle dérision semble aux malheureux ce calme d'une nature riante !...

Olive m'attendait au bout de l'avenue. Ses yeux baissent, elle ne vit pas ma figure ravagée.

— Monsieur Robert, dit-elle gaiement, les vitraux sont posés, les ouvriers reviendront demain pour savoir si vous êtes content...

Je me dirigeai machinalement vers la chapelle... Elle était sombre, mais un rayon de soleil illuminait les vitraux... O patrons de nos mères, que nous devons prier ensemble ! O chère sainte Elisabeth, qui avait connu les douleurs d'un cœur brisé après les bonheurs d'un chaste amour !...

Olive crut sans doute que j'étais en extase devant la chapelle restaurée. Elle me quitta sans bruit, et je tombai à genoux contre la balustrade de l'autel, à la place où Stéphanie avait prié la veille... Ces murs bénis gardaient-ils le secret de gémissements amers comme les miens ? Des cœurs accablés avaient-ils versé leurs peines devant cette statue naïve, dont la tête inclinée semblait prêter l'oreille à mes plaintes ? Un

effondrement semblable à celui qui m'atteignait s'était-il jamais vu dans ce sanctuaire ? Tout était frappé en moi : mon orgueil de race, mon passé, mon avenir, l'amour qui s'était identifié avec mon être. Quelle effroyable capacité de souffrance possède l'âme humaine, et quelle aggravation à cette souffrance d'être jeune, plein de force, d'ardeur et de vie !...

Depuis longtemps la nuit est venue, mais le sommeil est bien loin. Je partirai, je reprendrai mon service, je me jeterai dans le travail, je fuirai ce lieu où j'ai tant aimé, tant souffert, et je garderai le souvenir ineffaçable du court bonheur de ma vie.

M. MARYAN.

(La fin au prochain numéro.)

COMPASSION

D'APRÈS UNE POÉSIE DE TOLSTOÏ



NE âme sainte errait dans les hauteurs des cieux,
Tenant obstinément ses paupières baissées,
Comme dans un regret absorbant ses pensées ;
Et lentement des pleurs s'échappaient de ses yeux.

Ses larmes, en tombant dans les espaces vides,
Derrière elle, formaient de lumineux sillons
Dans l'azur, où naissaient tout à coup des rayons
Inconnus, qui semblaient des étoiles humides.

Les astres en passant près d'elle dans leur cours,
Émus de sa tristesse et de sa solitude,
Lui disent : « D'où te vient pareille inquiétude,
Pauvre âme, et quel chagrin te fait pleurer toujours ? »

Elle leur répondit : « J'ai laissé sur la terre,
En partant, bien des cœurs meurtris par la douleur,
Succombant, sans pitié, sous le poids du malheur,
Opprimés de tourment, torturés de misère !... »

Ici, dans les splendeurs divines, les élus,
Se mêlant au concert de la sainte phalange,
Jouissent dans la paix d'extases sans mélange
Et goûtent sans répit des bonheurs absolus.

Là-bas, sur terre, on lutte, on combat. A toute heure,
On craint un mal nouveau. Ce cruel souvenir
M'obsède et me poursuit. Je ne puis le bannir.
Créateur, laisse-moi retourner où l'on pleure !

Laisse-moi retourner sur terre, ô Créateur,
Pour compatir encore à l'humaine souffrance,
Pour rendre à qui faiblit en chemin l'espérance,
Pour dire à qui gémit un mot consolateur ! »

Paul COLLIN.

LA VIERGE AUX ROSEAUX

(SUITE ET FIN)



II

LA MARIÉE

ES cloches sonnaient à toute volée; les abords de l'église étaient encombrés, une foule de pauvres gens s'y pressaient, espérant qu'une légère aumône tomberait de la main des heureux. Une autre foule d'enfants et d'oisifs attendaient uniquement pour avoir le plaisir de voir passer la mariée. Elle était le point de mire, tous ces étrangers ne parlaient que d'elle. On ne la connaissait pas pourtant, on savait seulement que le cadre de sa vie serait la richesse. On voulait de plus savoir si elle était jolie.

Il semble aux foules que la beauté doive être l'apanage de toutes les mariées. Au moins, faut-il qu'une superbe toilette attire et repose les regards de tous ces indifférents.

Ce jour-là, il n'y avait point de déception. La jeune fille était grande, svelte, gracieuse. Son heureuse physionomie rayonnait de joie, et sa toilette splendide rehaussait le charme de toute sa personne. On n'avait pas vainement attendu. Le cortège défilait lentement. En tête, la mariée, donnant le bras à son père; puis le nouvel époux dont la mère était fière à juste titre. Plusieurs couples élégants venaient ensuite, entr'autres quelque jeune cousine appuyée légèrement sur le bras d'un beau jeune homme, aux cheveux blonds et bouclés, au front rêveur, à la démarche souple et indépendante. C'était Camille Sorrèze.

Une belle jeune fille, très simplement vêtue, et perdue dans la masse des curieux, le regardait et ne voyait que lui. Clémentine avait passé quatre jours à la maison, et sa mère avait prévenu M^{me} David qu'un sérieux refroidissement la retiendrait peut-être encore le cinquième jour, au moins jusqu'à deux heures, ce qui effectivement était arrivé.

A vrai dire, la jeune ouvrière, quoique souffrante, aurait pu retourner plus tôt à l'atelier; mais elle avait ardemment désiré voir, non pas

la mariée, mais la famille, le milieu dont elle faisait partie, elle, la cousine de Camille, de ce beau fiancé qui lui donnait des roses, et dont chaque jour elle attendait la bague.

Assurément, elle n'ignorait pas qu'il était au-dessus d'elle par son éducation, par sa famille, par son talent; cependant le voir seul, et sous un aspect plein de bonhomie, ne lui avait pas donné idée de ce luxe qui entourait les siens, de ce grand air des parents, des amis. De tous côtés, on voyait de riches uniformes, des décorations honorables; il courait dans l'assemblée comme un parfum de distinction, qui écrasait la fille des bons Dyvrande, si petits, si humbles, si ignorants de ce qui n'était pas le travail manuel dont ils vivaient.

M. Sorrèze saluait gracieusement tout ce monde d'élite. On venait lui serrer la main, il avait l'air si à son aise, si familier avec cet entourage que Clémentine mesura du regard la distance entre elle et lui, et se dit au fond de son cœur étrangement troublé :

— Jamais !

Elle souffrait tellement que la foule ne lui suffisait plus pour voiler les larmes brûlantes qui s'échappaient de ses yeux. Il lui fallait sa mère, pauvre fille ! Elle rentra à la maison.

— Comme tu es pâle ! Es-tu plus malade ? Est-ce que tu as la fièvre ?

— Je ne sais pas si j'ai la fièvre; mais de ce que j'ai, dit-elle, il me semble qu'on pourrait mourir.

Elle entra dans sa petite chambre, simple réduit qu'elle avait tant aimé, avant d'avoir connu Sorrèze; elle réunit les pétales fanés de sa dernière rose, les enferma soigneusement dans une boîte, et se mit à pleurer en disant :

— C'est fini ! Il ne m'a pas trompée, il s'est trompé lui-même. Ma pauvre maman, tu m'aimeras toujours, toi !

La mère ne savait que dire. Tout ce qu'elle avait craint arrivait. Elle embrassait son enfant et lui répétait :

— Allons ! Du courage !

Pendant que les deux femmes souffraient ensemble, la mère plus encore peut-être que la fille; pendant qu'elles se demandaient quel effet cette grande commotion allait produire sur le pauvre Dyvrande, de faible complexion et d'un moral facile à abattre, que se passait-il dans la famille Sorrèze ?

Un superbe lunch réunissait tous les invités chez la mère de la mariée. On montait, on des-

cendait, on se saluait, on félicitait les jeunes époux et leurs heureux parents. Le salon de M^{me} Sorrèze, la tante de Camille, offrait un panorama changeant, qui réjouissait les yeux. C'était l'heure de la confiance absolue, de l'espérance en l'avenir. On ne prévoyait nulle peine, et c'eût été vraiment cruel de dire à ces jeunes gens que le bonheur est toujours fort incomplet, que souvent même on en vient à ne plus avoir en mains que ses débris, dont il faut savoir se contenter.

Camille Sorrèze était le seul de la famille qui ne fût pas encore marié. Tous les regards des parents et des intimes se portaient sur lui. On lui disait gaiement :

— Et toi ? Quand donc te décideras-tu ?

A l'oreille, on lui glissait deux ou trois noms, entre lesquels on assurait qu'il n'avait qu'à choisir. Il souriait, se dandinait d'un air indifférent, et ne donnait que des réponses vagues.

— Prends ton parti, mon cher, lui dit son oncle. Ta position te met en mesure de ne pas faire attention à un peu plus ou un peu moins de fortune. Cherche surtout parité d'éducation, de milieu. Avec tes goûts d'artiste, tu souffrirais beaucoup sur un terrain vulgaire. Depuis quelque temps, on ne te voit plus. Que fais-tu donc ? Nous allons nécessairement recevoir un peu à l'occasion du mariage de ma fille. Elle a de charmantes amies ; viens donc, cela n'engage à rien.

— Mon oncle, je vous remercie de votre affectueux intérêt, mais... je ne suis pas pressé. A vingt-huit ans, on peut encore attendre.

Non, assurément, il n'était pas pressé, car le mirage se dissipait, il voyait plus distinctement la réalité. La réalité, ce n'était, hélas ! qu'un beau modèle ; il le sentait bien. Toutes ces jeunes femmes qui l'entouraient lui rappelaient, sans le savoir, qu'il était accoutumé à l'artifice du langage, des manières, des traditions. Ces hommes de valeur qui lui tendaient la main lui prouvaient, sans s'en rendre compte, qu'il avait besoin d'échanger ses idées avec des esprits élevés, d'entendre parler arts, sciences, découvertes, politique, et non pas toujours de ce qui se passe entre les quatre murs d'un atelier.

S'il eût été moins agité, Sorrèze eût entendu peut-être, au fond de son âme, une voix qui pleurerait ; mais il était à tous ; les parents, les amis, les connaissances, tous lui ôtaient un peu de son sang-froid. Il était comme enivré de l'esprit de famille et de ce laisser-aller de bonne compagnie dont il s'était volontairement privé depuis quelques semaines.

Le soir, lorsqu'il retourna chez lui avec son père et sa mère, auxquels il faisait de son mieux les honneurs de son appartement, on ne se sépara que fort tard. M. et M^{me} Sorrèze vou-

laient évidemment causer avec leur fils, le faire parler, lui démontrer, par les raisons les plus plausibles, qu'il se fourvoyait, que, outre le chagrin durable qu'il causerait à sa famille, il ne tarderait pas à trouver l'insuffisance où il espérait rencontrer le bonheur.

On parla longtemps, on commença par ne pas s'entendre ; puis peu à peu, les yeux du jeune homme se dessillèrent il en vint à convenir que, parfois, il doutait lui-même de ses résolutions ; mais n'était-il pas engagé par l'honneur ?

— Non, mon fils, dit son père, ne t'exagère pas tes devoirs. Tes goûts artistiques, que nous t'avons laissé suivre parce que la peinture était la seule occupation que tu aimasses, tes goûts artistiques te mettent souvent en rapport avec des modèles. Cette jeune ouvrière n'est jamais montée dans ton atelier qu'avec sa mère, elle n'est donc en rien compromise. Tu as été quelquefois chez ces braves gens, il est vrai, mais tu n'as pas affiché leur fille en sortant avec elle ; et le pire qu'il puisse arriver de tout cela, c'est un peu de ridicule, surtout pour toi.

— Je serais désolé de lui nuire ! Elle est si modeste et si sage ! Et puis, dit tout bas Sorrèze, je crois vraiment qu'elle m'aime.

— C'est possible, reprit la mère ; c'est un entraînement qui passera. Cet amour ne peut avoir des racines profondes. D'ailleurs, puisqu'elle est si belle, si habile ouvrière, et en même temps si estimable, elle trouvera facilement, dans son monde, un bon mari qui la rendra plus heureuse que toi ; car une fois engagé dans cette voie, où l'on ne recule pas, il l'aurait été difficile, crois-moi mon fils, de rester toujours le même ; tu aurais, malgré toi, fait des comparaisons. La beauté n'est pas tout. Il te faut les charmes de l'esprit, de l'instruction.

Camille était troublé, des larmes montaient à ses yeux, il luttait.

— Pour nous résumer, mon enfant, écoute-moi. Puisque les arts doivent être ton passe-temps, [nous voulons, ta mère et moi, te faire passer un an avec nous à Rome, au sein des chefs-d'œuvre des maîtres. Ton talent y gagnera, et tu trouveras, dans cette ville, des émotions dont tu n'as pas encore joui. L'art s'y montre partout, et sous toutes les formes. Ce projet de notre part est très sérieux. Nous partons pour l'Italie dans deux jours ; tu ne refuseras pas de nous accompagner ? Tout est prêt, tu n'as qu'à dire à Benoîte de faire tes malles.

Le jeune homme était tout tremblant :

— Mais... mon père, cette pauvre enfant...

— Ne te tourmente pas. Ta mère arrangera cela. Elle ira voir M^{me} Dyvrande ; et puisque c'est, nous as-tu dit, une femme de beaucoup de bon sens, elle comprendra que nous agissons sagement. Laisse-nous faire.

Il cessa de répondre, il savait à ce qu'il pen-

sait : L'ombre avait bien pâli, depuis qu'il s'était retrouvé dans l'intimité des siens. Ces cinq jours passés sans revoir son modèle avaient compté comme cinq mois d'oubli. Il ne la retrouvait plus en sa mémoire, comme entourée d'une auréole de suave poésie, ainsi qu'elle était parmi les roseaux, sur le bord du Nil.

Mille riens vulgaires revenaient au contraire à sa pensée : Ce langage si souvent incorrect ; ces habitudes, au-dessous même de la petite bourgeoisie ; ces bons et respectables parents, avec qui il ne savait de quoi parler ; ce défaut continuel de correspondance à ses pensées, à ses goûts, tout cela se dressait comme un mur de séparation. Avant d'en convenir à haute voix, il s'avouait à lui-même que, indépendamment des exigences du monde, des conventions sociales, Clémentine était loin d'avoir ce qu'il eût cherché dans la compagne de sa vie, en dehors de l'exaltation imprudente qui l'avait entraîné.

Le sommeil refroidit sa tête fatiguée ; et, le lendemain matin, il s'habitua, pendant que sa mère lui parlait, à l'idée d'aller en Italie, de voir la Toscane et ses beautés, de passer une année à Rome et d'y étudier sous des inspirations nouvelles.

Deux jours après, M. et M^{me} Sorrèze emmenaient leur fils ; il les suivait, sans joie, sans désir, comme un malade qui s'en va tristement sur la rive lointaine, parce que d'autres ont dit que là-bas il pourrait guérir.

M^{me} Sorrèze, au moment de se rendre chez les Dyvrande, ne s'était pas senti le courage de mettre fin à toutes ces illusions. Elle avait écrit une lettre pleine d'une bonté délicate et d'une haute raison. Elle louait la beauté et la sagesse du modèle qu'avait choisi son fils, et priait d'excuser le très pardonnable entraînement d'une tête d'artiste. Elle ajoutait qu'ayant vu l'œuvre réduite représentant, sous le voile de la Vierge aux roseaux, la belle image de M^{lle} Clémentine, elle l'avait admirée et l'envoyait à sa mère en remerciement du temps consacré à poser à l'atelier. La lettre se terminait par une sorte d'adieu et des souhaits non équivoques pour l'heureux avenir de la jeune ouvrière.

Benoîte apporta cette lettre, avec le tableau admirablement encadré. Elle remit le tout à M^{me} Dyvrande, sans trouver à lui dire une seule parole, tant elle était gênée ; et elle se hâta de redescendre l'escalier.

Une heure auparavant, les trois voyageurs étaient partis pour l'Italie.

III

DEUX COUSINES

La gracieuse et élégante jeune fille qu'on nommait Jeanne Lebrun était, ce soir-là, plus

que jamais riieuse et animée. Un grand bal était en perspective, un bal brillant, où deux cents personnes auraient tout le loisir d'admirer la souplesse de Jeanne, ses beaux cheveux noirs, ses yeux bleus, et tous les charmes auxquels la jeune fille attachait tant de prix.

Elevée par une mère faible, elle avait pris facilement l'habitude de mettre toujours au premier rang le plaisir, et au second le devoir. On la flattait, on l'encensait ; elle recevait tant d'hommages, qu'elle était devenue toute personnelle, s'aimant, se préférant en toute occasion et ne donnant qu'une attention fort légère aux intérêts des autres, même aux pénibles malaises de sa mère qui, pour la conduire dans le monde, excédait de beaucoup ses forces épuisées.

Jeanne, éprise d'elle-même, aurait voulu être partout la plus belle ; cependant sa mère, quoique jouissant d'une grande aisance, était obligée de mettre un frein à ses exigences de toilette et, bon gré mal gré, il avait été convenu que, pour la fête prochaine, on ferait simplement retoucher et rafraîchir la robe de bal qu'elle avait déjà portée deux fois.

Pendant que mère et fille occupaient leurs doigts à quelque ouvrage élégant, à la lumière d'une superbe lampe, Antoinette vint les surprendre, envoyée par sa mère passer une heure près de sa cousine.

— Me voilà, dit-elle gaiement en présentant son front à M^{me} Lebrun ; si vous voulez bien, je vais travailler avec vous, j'ai apporté mon crochet.

— Sois la bienvenue, mon enfant.

Antoinette s'installa, tout en causant avec Jeanne, de deux ans plus âgée qu'elle.

— Eh bien, ma chère, plus que trois jours pour entrer en danse !

— Oui, ma chère Jeanne, plus que trois jours ; nous nous retrouverons à cette jolie fête, car maman veut absolument m'y mener ; mais...

— Mais quoi ?...

— Mais il n'est pas bien sûr que je le veuille, moi.

— Comment ? Peut-on hésiter quand il s'agit de se parer et de danser ?

— Cela m'amuserait effectivement ; mais je trouve maman bien fatiguée ces jours-ci.

— Qu'a donc ma tante ?

— Elle dort mal, mange peu, souffre de la tête, et même elle a, je crois, souvent un peu de fièvre.

Jeanne fit un léger mouvement d'épaules qui voulait dire, en bon français : Maman est toujours ainsi et cela ne m'empêche pas de la faire veiller toutes les fois que j'en ai l'occasion.

— Le croirais-tu, Antoinette, dit-elle avec vivacité, j'ai peur que ta petite couturière soit en retard ; elle me paraît travailler très lente-

ment. Ah ! je regrette bien de lui avoir donné ma robe à regarnir.

— Ne le regrette pas, Jeanne; je t'assure qu'elle a beaucoup de goût; et puis, la pauvre fille! elle a tant besoin de gagner!

— Cela ne me regarde pas. Je ne vois qu'une chose, c'est qu'il me faut ma robe pour samedi.

— M^{lle} Dyvrande te la donnera, je n'en doute pas. Pour te manquer de parole, il faudrait qu'elle fût beaucoup plus malade.

— C'est très ennuyeux d'avoir affaire à une personne qui est toujours malade! Elle tousse sans cesse, elle a les joues creuses, les yeux brillants, la voix couverte. Est-ce qu'elle est poitrinaire?

— J'espère que non, car elle est l'unique soutien d'une mère infirme; mais si elle l'était, ou le devenait, ne serait-ce pas une raison de plus pour lui donner de l'ouvrage, autant que possible?

— Ah ! tu te plais à faire des élégies. Moi, je ne suis pas si bonne que toi; j'aime les gens heureux, je cherche à m'en entourer. Les autres me fatiguent, m'attristent. J'aurais dû donner ma robe à M^{me} David, si bien établie, si élégante.

— Ne regrette pas, ma Jeanne, d'avoir cédé à ma prière en faisant travailler M^{lle} Dyvrande; elle mérite tant d'intérêt.

— Il me faut ma robe pour samedi.

— Tu l'auras, j'en suis convaincue.

— Et toi, n'es-tu pas bien tourmentée? Elle te fait ta robe de bal, ta première robe vraiment élégante. A ta place, j'irais la relancer tous les jours.

— Elle fait ce qu'elle peut, je le sais, pourquoi la tracasser, la troubler?

— Tiens ! pour qu'elle se dépêche; pour qu'elle passe les nuits s'il le faut. Je te demande ce que tu deviendrais si ta robe n'était pas prête?

— Ce serait une vive contrariété; mais je me résignerais à mettre ma robe rose.

— Ta robe rose, qu'on t'a vue trois fois?

— Oui, cela ferait quatre.

— Sans y rien changer?

— On n'aurait pas le temps.

— Quelle philosophie! Tu t'arranges de tout. Tu n'aimes donc pas la toilette?

— Si; comme on l'aime toujours à mon âge; cependant, cela ne me passionne pas.

— Tiens, Antoinette, nous ne nous entendrons jamais sur ce point. On dirait que tu es vieille, tu raisones comme ta grand-mère. Moi, j'ai vingt ans, j'aime la toilette, j'aime le plaisir; je les aime avec passion! Où ai-je été chercher cette petite couturière sans renom, qui travaille près du lit de sa mère, dans une mansarde! C'est insensé! Je suis d'une inquiétude! Je ne vis plus!

Jeanne se leva pour sonner la femme de chambre.

— Irma, allez tout de suite chez M^{lle} Dyvrande, dites-lui qu'il me faut absolument ma robe pour samedi, et même samedi matin, afin que je sois plus tranquille. Si elle a trop d'ouvrage, qu'elle prenne des ouvrières et qu'elle passe les nuits.

Tout cela était dit d'un ton impératif et hautain, avec un geste qui n'admettait pas de réplique. Irma sortit à l'instant, et Antoinette, les yeux sur son crochet, se dit intérieurement :

— Pauvre Clémentine ! Je demanderai à maman d'aller la voir demain pour l'encourager; qu'elle est à plaindre ! Mais, inutile d'insister auprès de Jeanne; elle est trop heureuse, elle n'a pas même idée du malheur des autres.

M^{me} Lebrun, de très faible santé, s'était endormie, fatiguée du poids du jour, car Jeanne avait abusé toute l'après-midi de la complaisance de sa mère; elle l'avait entraînée dans les magasins, et l'y avait retenue longtemps. Les deux cousines causèrent donc en tête-à-tête, et le prochain bal fit tous les frais de la conversation, car Jeanne n'avait pas autre chose dans l'esprit.

La femme de chambre vint, au bout d'une demi-heure, rendre compte de la commission dont on l'avait chargée.

— Eh bien, Irma, ma robe ?

— Mademoiselle, j'ai sonné trois fois, très fort, et l'on ne m'a pas ouvert.

— Comment ? Couchée avant dix heures, quand on a de l'ouvrage ? C'est commode ! Vous verrez que ma robe ne sera pas prête. Oh ! jamais, jamais, je ne donnerai rien à faire à M^{lle} Dyvrande. D'ailleurs, ces couturières pauvres et souffrantes font tout mal, et l'on a bien tort de s'adresser à elles.

Irma se retira, pensant une fois de plus que sa jeune maîtresse était bien dure au pauvre monde.

Antoinette, attristée de la position de sa jeune protégée, ne parla plus d'elle et se promit bien de faire tous ses efforts pour que M^{lle} Dyvrande ne manquât pas de parole à Jeanne.

M^{me} Lebrun se reveilla, on prit une tasse de thé, et l'on se sépara.

IV

LA MANSARDE

Comment M^{me} Leroy, la mère d'Antoinette, était-elle arrivée à visiter la pauvre M^{me} Dyvrande, en qualité de dame de charité ?

Le malheur est un terrain mouvant, qui s'enfonce dès qu'on y met le pied. Voilà déjà cinq ans que la mère de Clémentine a placé dans son

alcôve, à l'endroit le moins éclairé, le charmant tableau qui résume toutes les imprudences et toutes les douleurs.

Elle est devenue veuve. Le chagrin a contribué à la fin prématurée du pauvre Dyvrande, si plein d'illusions, si peu clairvoyant. La maison perdait avec lui le fruit régulier d'un travail quotidien, et l'on ne pouvait plus guère compter que sur l'aiguille habile et courageuse de Clémentine.

Cependant, cette superbe fille, qu'on croyait robuste, était faible de poitrine. Ce qu'on avait appelé refroidissement était le point de départ d'un mal lent, mais dangereux. La présence journalière, à l'atelier de M^{me} David, n'avait plus été possible. L'ouvrière malade ne pouvait plus travailler que chez elle et à ses heures. Peu à peu, avec beaucoup de patience et de peine, elle était parvenue à se faire une petite clientèle; mais il faut être alerte et vaillante pour servir le public féminin, toujours pressé de jouir des gracieuses fantaisies de la mode.

Et puis, quand on est malade et pauvre, et qu'on a besoin de gagner, il faudrait tâcher de paraître aisé et bien portant. Au contraire, les deux femmes avaient dû descendre cette pente douloureuse que suit la misère, d'abord voilée sous quelques lambeaux, puis enfin nue, et sans défense contre les regards de la défiance et du mépris.

C'était maintenant dans une humble mansarde que Clémentine souffrante, amaigrie, oppressée, maniait les soieries, les dentelles, toujours menacée de ne plus trouver d'ouvrage, sinon quelques raccommodes, bien au-dessous de son talent, et à peine payés, par des femmes pauvres comme elle. Depuis trois mois, sa mère avait été prise de rhumatismes; ses jambes refusaient le service, et elle était souvent obligée de garder le lit.

C'était donc la détresse! Clémentine, qui n'était plus belle, passait de pénibles jours à travailler au-delà de ses forces, sans contenter sa clientèle, et sans suffire aux dépenses nécessaires. Il avait fallu se confier aux sœurs de la paroisse, et l'on avait envoyé une dame de charité.

Antoinette accompagnait sa mère dans ses pieuses visites. Elle avait cette chaleur de cœur qui empêche de s'habituer à voir souffrir. Elle s'était donc occupée de procurer de l'ouvrage à M^{lle} Dyvrande, et c'était par ses soins, et à sa demande, que M^{lle} Jeanne Lebrun avait mis sa robe de bal entre les mains de la pauvre ouvrière.

La première chose que fit la charitable Antoinette, le lendemain de la soirée passée chez sa cousine, ce fut de courir à la mansarde, et de dire à la pauvre fille qu'elle mettrait sa robe rose, et qu'il ne fallait s'occuper que de M^{lle}

Jeanne, de peur de la mécontenter et de perdre sa pratique. Ensuite, prise d'une compassion vraie et agissante, elle se mit à quêter, pour les deux pauvres femmes, quelques dames riches de sa connaissance.

L'une d'elles était de passage à Paris. Antoinette, pleine de respect pour le secret du malheur, lui dit simplement :

— Elles sont deux : mère et fille; la mère est souvent alitée; la fille aurait besoin, dit le médecin, de passer quelques années sous un climat plus doux, afin de lutter contre une maladie de poitrine, qui pourrait la conduire au tombeau. Mais ces remèdes-là sont pour les riches; elle mourra de son mal, la pauvre malheureuse!

— Que c'est triste! Sa mère doit bien souffrir!

— Oh! oui. Elle me disait l'autre jour que sa fille est méconnaissable. Elle a été remarquablement belle. Du reste, j'ai vu son portrait, un portrait ravissant!

— Ah!

— On le cache aux yeux des étrangers, je ne sais pas pourquoi; mais nous, on ne nous regarde pas comme des étrangères, et la mère nous l'a montré, sans parler, les yeux humides de larmes. Nous ne lui avons fait aucune question, car bien sûr, il y a là quelque douleur. Elle est représentée à l'âge de vingt ans, sous le costume des femmes des Hébreux; c'est une image, poétique et suave, de la Vierge Marie, ayant la colère d'Hérode. Elle se repose au bord du Nil, au milieu des roseaux, et l'Enfant-Jésus est auprès d'elle.

M^{me} Sorrèze pâlit et jeta un profond soupir. Puis elle se souvint qu'elle avait fait ce qu'elle avait cru devoir faire; mais une pitié profonde monta de son cœur au souvenir de la belle enfant, que son fils avait dès longtemps oubliée, et elle dit à Antoinette :

— Je veux appeler les bénédictions du ciel sur Camille, sur sa jeune femme, et sur le berceau de leur fils. Ecoutez-moi, Antoinette. Le superflu du riche est le nécessaire du pauvre. Faites partir ces deux femmes pour le Midi, et qu'elles y demeurent sans crainte, ne travaillant que selon leurs forces; je me charge de tous les frais, et pour autant d'années que les médecins le jugeront utile. Mais ne me nommez jamais! Vous direz que je suis une dame de charité, qui demande à Dieu de bénir ses enfants.

Trois années se passèrent. Clémentine avait trouvé dans sa jeunesse un puissant auxiliaire aux saines influences d'un doux climat. La mère, en la voyant revivre, avait repris courage, et santé suffisante. Toutes deux, par souvenir, par habitude, désiraient revenir à Paris. Elles quittèrent le bienfaisant exil, et pleines de reconnaissance pour la généreuse inconnue qui

les avait comblées de bienfaits, elles s'installèrent de nouveau près de l'atelier de M^{me} David, et Clémentine se présenta chez elle, pour lui demander de l'ouvrage.

— Si vous voulez rentrer chez moi, répondit M^{me} David, ce ne peut être qu'avec le titre et les fonctions de première ouvrière. Pendant votre si longue absence, je n'ai trouvé personne qui vous remplaçât parfaitement.

Ainsi M^{lle} Dyvrande reprit sa position aisée, et, sans se fatiguer outre mesure, put rendre douce et indépendante la vieillesse de sa mère.

Le temps avait tout adouci, selon la mission qu'il a reçue de Dieu; mais tout au fond de la mémoire restait un nom. C'était un souvenir, le regret d'une illusion. La bonne mère avait

remis dans son alcôve la Vierge aux roseaux, et c'était devant ce tableau qu'elle faisait naïvement sa prière.

Un jour, elle surprit Clémentine regardant sérieusement les pétales desséchés de sa dernière rose.

— Ma fille, demanda-t-elle, est-ce que cette rose effeuillée te dit encore quelque chose?

— Ma mère, elle me dit que pour nous, humbles filles d'ouvriers, c'est un malheur de relever la tête, et d'écouter les paroles qui tombent de plus haut que nous. Je n'aurais pas tant souffert si je m'étais souvenue que le protecteur et le compagnon de notre vie se trouve dans nos rangs.

M^{me} DE STOLZ.

FIN

MOSAÏQUE

Plus j'entends attaquer la foi du Christ et plus j'aime le Christ et suis ferme dans la foi du Christ. Il m'arrive ce qui arrive à un fils : il peut laisser s'attédir en lui la flamme de la piété filiale, mais qu'il entende diffamer son père, s'il est vraiment fils, il prend feu et sent se rallumer tout son amour.

(PÉTRARQUE.)

Le christianisme est une immense aumône faite à une immense misère.

(Mgr GERBET.)

Economie Domestique

BEIGNETS D'ABRICOTS

Otez-en les noyaux, divisez-les en deux ou en quatre, faites-les mariner avec du sucre et du marasquin; roulez-les dans du biscuit en poudre, de manière à ce qu'ils en soient bien couverts, faites-les frire séparément dans de la friture très chaude, et servez saupoudré de sucre vanillé.

ÉTUVÉE OU PONCHROUSE BOURGUIGNONNE (POTAGE MAIGRE)

Avoir plusieurs espèces de poissons, telles que carpes, brochets, barbeaux, tanches; les couper en morceaux dans un chaudron non étamé, les couvrir de vin blanc; mettre sel, poivre, beaucoup d'ail, et faire bouillir à grand feu, afin que la flamme allume le vin.

Prendre à part une casserole; mettre une cuillerée de farine et du beurre bien frais, environ un demi-kilogramme de beurre par deux kilogrammes et demi de poisson; bien remuer le beurre et la farine, vider dedans le poisson et son bouillon, laisser réduire, et servir sur des tranches de pain.

MERVEILLES

Prendre une livre de farine, quatre œufs, une pincée de sel, un quart de sucre et une cuillerée d'eau-de-vie; travailler un moment cette pâte avec la main, puis la laisser quelques heures à la chaleur avant de s'en servir. L'étendre très mince, découper et jeter dans la graisse bouillante. Lorsque les merveilles sont bien dorées, les retirer et les saupoudrer de sucre, puis manger chaud ou froid. Cette pâtisserie se conserve assez longtemps lorsqu'elle est mise dans un endroit bien sec.

REVUE MUSICALE

Théâtres lyriques : *Zaïre*, à l'Opéra. — *La Basoche*, à l'Opéra-Comique. — Nouvelles et nouveautés musicales.



PRÈS mille péripéties comme il en surgit maintenant à l'Opéra chaque fois qu'il s'agit de monter un nouvel ouvrage, la *Zaïre* de M. P. Véronge de la Nux a enfin reçu la consécration tant désirée.

Moins heureux que MM. Ed. Blau, L. Besson et de La Nux, les auteurs d'une autre *Zaïre*, MM. Paul Collin et Ch. Lefebvre, grand prix de Rome également, ont vu leur œuvre évincée par celle d'aujourd'hui, officiellement imposée à l'Opéra par le ministère d'alors. C'est pour cela que compositeur et poète l'exilèrent, et qu'elle fut représentée au grand théâtre de Lille, le 1^{er} décembre 1887, où elle obtint un réel succès avec une assez bonne exécution. Nous avons lu le poème et la partition de cet ouvrage et, sans vouloir établir ici une trop délicate comparaison, nous pouvons assurer du moins, que si le troisième théâtre lyrique, toujours dans l'œuf, finit par en sortir, la *Zaïre* de l'Opéra aura là une sérieuse concurrente.

Voltaire n'est pas précisément un auteur que l'on place entre les mains d'une jeune fille, et *Zaïre* a été adaptée à la scène de l'Opéra d'après ce maître un peu démodé. Les auteurs du livret ont condensé avec talent et en vers souvent remarquables, les situations très nombreuses de la tragédie, ne gardant de ses cinq actes que les épisodes fondamentaux, habilement réduits en deux.

Zaïre n'est pas, croyons-nous, une œuvre parfaite, mais on sent que, malgré une certaine timidité, l'auteur possède l'intelligence scénique, et que son orchestration est souvent remarquablement écrite. De plus, il est aisé de deviner, dans les principaux rôles de sa partition, qu'il est né mélodiste. Mais, ce qui semble manquer à cette musique presque toujours distinguée, c'est la variété dans la couleur, c'est la force et la chaleur dans le sentiment dramatique. La vie ne circule pas assez, au second acte, autour de ces personnages qu'agitent des passions extrêmes, dont l'amour, puis la mort, disent le dernier mot. Une inspiration de génie peut seule atteindre au paroxysme des grandes émotions dont sont faits les dénouements des tragédies, lyriques ou non.

Nous nous bornerons à signaler, dans le premier acte, pour lequel le public a, bien à tort,

été un peu froid : le duo de Fatime et Zaïre; l'entrée d'Orosmane; le chœur des captifs chrétiens et leur mise en liberté; puis tout le final qui ne manque ni d'élan ni de grandeur.

Au second acte, il faut citer les strophes de Zaïre; l'arioso et la grande scène entre elle et Orosmane; puis un ensemble d'une facture vraiment originale. Une des pages les plus goûtées du public est celle qui vient ensuite : *Partez, cruelle oublieuse*, dont l'allegro, dans le genre italien, a été très acclamé.

M^{lle} Eames est idéale dans le rôle de Zaïre; M. Delmas est un Orosmane accompli; et la belle voix sonore d'Escalaïs fait valoir ce rôle de Lusignan, qui manque un peu de relief. Son hymne à la France sonne comme une fanfare, à la fin du premier acte.

Il nous faudrait des lignes autrement nombreuses que celles qui nous restent à remplir, pour raconter l'amusant imbroglio sur lequel M. A. Messenger a écrit un véritable opéra comique en trois actes. L'auteur de *La Basoche*, M. A. Carré, avec une intarissable verve, a fait un réel livret d'opéra bouffe que le musicien a fort habilement maintenu dans les limites de notre ancien genre comique. Une continuelle profusion de quiproquos, d'une franche gaieté, et de nombreux coups de canif dans les parchemins de l'histoire, font naître et continuer le rire d'un bout à l'autre de la pièce.

L'action a lieu au moyen âge, sous le règne de Louis XII, le « Père du Peuple ». La Basoche était une association d'étudiants, très grande corporation gouvernée par un roi de fantaisie qui n'était autre que l'un de ces clercs, élu par ses camarades. Les situations les plus divertissantes sont fort habilement nouées et dénouées par suite d'une méprise entre cette royauté grotesque et la véritable, celle de Louis XII. La seule chose que l'on puisse reprocher à cette pièce, où l'on sent l'esprit d'invention le plus ingénieux d'un maître en art théâtral, c'est l'altération de la vérité historique à l'égard des personnages principaux. Les caractères du roi de France, de Marie d'Angleterre, sa fiancée, et de Clément Marot, le poète, et roi de la basoche, y sont traités avec une fantaisie excessive. Mais c'est pour rire; le public ne demande qu'à être amusé et il prouve, chaque soir, que le genre qui a fait la fortune de Favart lui est toujours cher.

M. A. Messenger a fait d'une plume souple et légère, une charmante partition. Sa facture élégante et fine, son orchestration colorée sans excès tapageurs, fait un joli pendant aux *Deux Pièces* du jeune maître.

Parmi une vingtaine de morceaux dont elle se compose, la grosse moitié a été acclamée et redemandée par un public mis en belle humeur. Ce sont : l'*ouverture*, d'allure décidée; la *ballade* et les *couplets* de Marot, l'*Invocation* de Marie, et l'*Air* de Colette, d'une bien pénétrante mélodie.

Au second acte, un joli *chœur dansé*, un *lamento*, un *duo*, plein d'expression, et le *trio*, une des meilleures pièces de l'ouvrage.

L'entr'acte qui précède le troisième acte est exquis d'élégante grâce. L'orchestre de M. Danbé y ajoute le charme d'une exécution sans rivale. Nombre de couplets seraient encore à citer, mais arrêtons-nous à la *romance* de Marot, qui est déjà un grand succès de salon.

En somme, œuvre excellente qui sera une bonne fortune pour le théâtre de M. Paravey : Ajoutons que *La Basoche* est interprétée avec autant de talent que d'esprit et de gaieté communicative par M^{mes} Landouzy et Molé, MM. Soula-croix et Fugère, pour les principaux rôles, auxquels MM. Carbonne Léveillé et Maris ont prêté un concours souvent et justement applaudi.

La « Société des grandes auditions musicales de France » est fondée. Placée sous d'éminents patronages artistiques et mondains, son but, comme ses projets en faveur de l'art et des musiciens, ne nous paraissent pas encore assez définis pour pouvoir en parler librement. Nous l'attendrons à l'œuvre pour juger si le troisième théâtre de musique, tant désiré, en sortira. La sonore et belle salle de l'Odéon qui fut, il y a plus d'un demi-siècle, le berceau de plusieurs chefs-d'œuvre, a été choisie pour l'inauguration des séances de cette nouvelle Société. C'est sous l'habile direction orchestrale de M. Lamoureux qu'elle a eu lieu, avec l'opéra de Berlioz : *Béatrice et Bénédicte*, si peu connu en France. L'œuvre du grand maître y a été interprétée merveilleusement. La salle était magnifique. Tous les plus grands noms français, comme ceux des personnages étrangers de marque, présents à Paris, s'y étant donné rendez-vous, le spectacle était aussi attrayant dans la salle que sur la scène, pour ne pas dire plus.

La clôture des samedis de M^{me} B. a eu lieu dernièrement par une fête musicale des plus réussies. Jamais les salons de son coquet hôtel de la rue du Rocher ne rayonnèrent de plus brillantes toilettes, ne retentirent de plus belles voix. La pièce capitale du programme était une opérette *inédite* , jouée et chantée par les élèves de M^{me} Laurent de Rillé, dont l'excellente méthode a été vivement appréciée. Rien de plus frais, de plus joli que cet essaim de radieuses jeunes filles appartenant pour la plupart à la colonie hispano-américaine. Succès très grand, souvent manifesté par de chaudes acclamations.

Nous avons dit un mot, le mois dernier, de la surprise préparée à nos lectrices par la *Direction*

du *Journal des Demoiselles*, toujours en quête de ce qui peut leur plaire. Aujourd'hui, nous savons que c'est dans leur numéro d'août qu'elles recevront le ravissant opéra-comique écrit spécialement pour elles, par M^{me} Gennaro-Chrétien, l'éminente musicienne, premier prix d'harmonie du Conservatoire, dont nous avons signalé ici les œuvres remarquables. Nos lectrices trouveront retracées dans ce numéro, par la plume alerte et gracieuse de M^{me} Aylicson, les gaietés du scénario le plus amusant, d'un comique achevé, tout en restant dans les limites du meilleur goût. A nous, il appartiendra le mois prochain, d'analyser dans tous leurs détails, chacune des pièces de ce charmant ouvrage. Il sera accueilli avec faveur à l'époque des vacances et distributions de prix qui permettront d'en faire un passe-temps aussi agréable qu'utile et divertissant pour la famille. Disons seulement aujourd'hui qu'il renferme une *ouverture*, un *chœur*, une *berceuse*, un *duettino*, un *menuet*, un *allegro vivace* et un *chœur final*, sans que tout cela excède les dimensions d'un petit acte qui a pour titre : *le Menuet de l'Impératrice*.

Comme haute nouveauté, nous avons à signaler la charmante partition du *Vénitien*, opéra en trois actes de MM. L. Gallet et A. Cahen, dont nous avons parlé le mois dernier, et qui vient de paraître, ainsi que celle de M. Alex. Georges, *Le Printemps*. Cet ouvrage en un acte, représenté, comme *Le Vénitien*, à Rouen, est, dit-on, des plus intéressants. Sous presse en ce moment, nous en reparlerons après lecture, s'il y a lieu. — Parmi les danses fort en vogue, nous recommandons l'*Enchanteresse*, valse très brillante, à deux comme à quatre mains, par V. Divoir. — *Les Femmes de France*, autre valse des plus entraînantes, a fait merveille au bal splendide donné dans les salons du Continental par « L'Union des Femmes de France ». C'est un des plus grands succès de l'excellent orchestre Brument. Elle est dédiée par l'auteur, G. Lamothe, à M^{me} Kœchlin-Schwartz, présidente de l'œuvre. Editeur : V^e E. Girod, 16, boulevard Montmartre. — *Le Ballet des Nymphes*, caprice en forme de mazurke, est une pièce toute de grâce et de goût. Facture légère, ondoyante et du plus gracieux effet; elle est très finement écrite par Ed. Chavagnat; un peu moins facile que les précédentes. — Pour le chant : *Chrysanthème*, est une poétique mélodie de L. Delibes, qui plait par son caractère d'originale et élégante simplicité. — Elle est bien jolie la « Chanson dramatique » : *L'amour*, écrite sur un poème ancien par M. Weckerlin, avec tant d'esprit et de talent. C'est un amour si petit et si inoffensif, que nous n'hésitons pas à lui offrir l'hospitalité à cause de sa charmante musique. Editeur : H. Heugel, 2 bis, rue Vivienne.

MARIE LASSAVEUR.

causerie

Fontenay-sous-Bois, 1^{er} juillet 1890.



Les papillons blancs, les papillons bleus, volent dans les prairies, se posent les ailes battantes sur les herbes fines, dorées par le soleil couchant, sur les aiguilles sombres des pins, puis s'élançant haut, imperceptibles dans l'éther, et nous les regardons, envieuses peut-être de cette existence fugitive dans les fleurs et dans la lumière.

Sept heures sonnent là-bas à l'horloge de la vieille paroisse, la cloche résonne grave dans l'air tiède, la table est mise pour le dîner, avec la nappe blanche et une gerbe de coquelicots éclatants que nous avons tantôt cueillis aux champs. Tout est très calme et très joyeux — Paris n'est qu'à deux lieues, mais on l'oublie.

Tout à l'heure, par le train du soir les papas vont rentrer de leurs affaires avec la petite sœur « qui compose » au cours et le frère plongé dans les émotions du baccalauréat; nous irons au-devant d'eux, puis au jardin enveloppé des lueurs tremblantes du crépuscule, chacun contera sa petite histoire, ses impressions, ses inquiétudes peut-être?

Quand l'ombre sera épaisse on se taira, comme si les étoiles commandaient le silence et en les contemplant on se sentira bien unis, bien heureux.

Voilà le mois de juillet chez nous, mes chères lectrices, l'époque des moissons, l'aube des vacances.

Les vacances! On caresse beaucoup de projets pour ce moment désiré, on rêve, on divague un peu.

Les uns se lèveront dès l'aurore pour courir aux bois à peine éveillés, les autres (j'en suis, ne m'imites pas) dormiront tard; celle-là lira beaucoup, celui-ci pas un mot; Marie terminera sa tapisserie Louis XIII, seize mètres de canapé commencés depuis sept ans, confectionnés aux instants libres; Cécile apprivoisera des rossignols, Marguerite fera de la musique...

On organisera des parties monstres de croquet, de lawn-tennis, de boules, pour lesquelles les jeunes filles auront des blouses et des casquettes (coquettes); on chantera des chœurs au clair de lune, on jouera la comédie. — Bravo! adopté à l'unanimité.

Rien n'est plus drôle que les répétitions, c'est même beaucoup plus amusant que l'exécution, comme beaucoup de choses du reste.

Votre journal vous offrira, dans le prochain numéro, une opérette spécialement composée pour vous et des plus jouables.

J'ai eu la chance, suis-je indiscreète? de la voir exécuter par... par quelques-unes d'entre vous, mes aimables lectrices. Laissez-moi alors vous dire que vous étiez charmantes, que vous m'avez laissé un délicieux souvenir, et donner à vos amies quelques faciles conseils sur la mise en scène.

D'abord, dans les répétitions il y a souvent en surplus des personnages indispensables, un vilain petit être très vivant, très malin, de mauvais commerce qu'on doit sans pitié mettre à la porte.

— Et qui donc?

— Il est souvent, hélas! de notre compagnie, utile quelquefois, nuisible ordinairement. Saint François de Sales prétend qu'il meurt un quart d'heure après nous.

— C'est une énigme alors?

— C'est l'amour-propre. Si derrière ou plutôt devant chaque actrice il y a un sot petit amour-propre aux aguets, les répétitions seront fort ennuyeuses et le résultat désastreux. Pauvres auteurs! Public infortuné!

Donc soyez simples, comme vous avez été, mes petites amies connues, comme vous serez toutes, mes sympathiques amies inconnues.

— Il ne suffit pas de savoir son rôle par cœur, il faut entrer dans son esprit, oublier totalement qu'on est Yvonne ou Paule, devenir vieille au besoin (chose plus aisée que de rajeunir), grogner par interrègne, étourdie à l'occasion, mutine pour la circonstance.

Parlez à voix haute, qu'on vous comprenne bien, prononcez distinctement, sans affectation cependant, surtout ne tournez pas le dos au public, je vous en prie.

— Et nos mains, comment tenir nos mains? c'est si gênant.

— Ah! vraiment. Vous ne pouvez pourtant pas les laisser dans la coulisse; vous embarrassent-elles d'habitude?

— Non.

— Eh bien! soyez comme d'habitude, tenez-les naturellement, sans même y songer. La grâce est un de vos charmes innés, mesdemoiselles, quand vous ne vous torturez pas pour l'acquérir.

Si vous êtes plusieurs en scène, composez vos groupes avec soin, que le tableau soit har-

monieux; ne vous serrez point les unes contre les autres comme des hirondelles frileuses, ne vous disséminez point comme des brebis au pâturage.

Entrez à temps sans précipitation, sortez à l'heure... vérités de monsieur de La Palisse, bonnes à rappeler : la scène ne doit jamais être vide, l'action jamais suspendue; ces arrêts fâcheux se nomment des lours, en terme consacré.

Les mouvements de scène doivent être aisés, agréables à l'œil, tous réglés d'avance... sans qu'il y paraisse.

Enfin, vivez vos rôles quelques instants, gentiment n'est-ce pas, pour vous amuser sans autre pensée qu'un plaisir bien gagné, pour réjouir vos parents, qui vous contempleront avec une tendre indulgence, enchantés de votre gaieté, fiers de votre jeunesse.

Vous jouerez dans un salon; donc, point de toile, qu'en ferions-nous? Foin de l'étiquette, nous sommes chez nous, sans prétention; cependant, si vous aviez un paravent?

Remplacez la rampe par un ruban rose, couleur du temps, que vous tendrez d'une extrémité à l'autre du salon.

Quant aux accessoires, ordinairement simples, disposez-les d'après les indications; au besoin, confectionnez-les. En avant, les imaginations inventives!

— Fort bien tout cela, Alix, grand merci, mais il résulte de vos beaux discours que la comédie, qui nous paraissait le jeu le plus fantaisiste du monde, est un jeu difficile et des plus compliqués.

— Bah! vous n'ignorez pas, je suppose, mes amies, que, pour trouver même un agrément, il faut une certaine dose de courage. Cherchez parmi les vôtres : mère, sœur, amie, institutrice, père peut-être, un intelligent metteur en scène et tout marchera dans la perfection... à la condition d'écouter ses avis.

Pour les costumes! soyez décidées à vous conformer scrupuleusement au style de l'époque indiquée; puis fouillez les greniers, allez à la découverte dans les anciennes commodes mises au rancart, derrière des monceaux de malles, couvertes d'une respectable poussière. Que de trésors y dorment : vieilles dentelles rousses avec un vague parfum d'antan, écharpes an-

tiques, bouts de ruban aux nuances éteintes, panaches d'autrefois, robes des aïeules, vêtements démodés qui font merveille.

En possession de vos matériaux, coupez, rognez, composez des travestissements délicieux; tirez l'aiguille, tirez l'aiguille!... Il y a des prodiges dans l'aiguille d'une femme, et l'on est un peu trop tentée de l'oublier.

Je n'ai pas d'opinions préconçues contre les bas-bleus, non, je vous le certifie, à condition pourtant qu'ils aient une teinte d'azur.

Je ne jetterai pas la pierre à M^{lle} Bilcesco l'avocate, le docteur en droit qui, le mois dernier, soutenait sa thèse devant la Faculté : « La mère devant le Droit Romain et devant le Droit Français. » Je ne la traiterai pas d'extravagante, je comprends la passion de l'étude et même l'amour des Pandectes...

Je ne crierai pas au feu si les femmes peintres sont admises à concourir pour le prix de Rome, si des musiciennes inspirées visent au grand art classique pour nous emporter dans les sphères pures et apaisantes de la vraie harmonie, si quelques doctresses se consacrent au soulagement de l'humanité souffrante; qu'il se trouve parmi nous de belles intelligences, de vraies capacités de travail, des volontés inébranlables, c'est superbe, et je n'y vois nulle raison de reproches mais bien de félicitations.

Seulement, avocates, artistes, doctresses, faites le bien, allez droit devant vous, dépensez votre âme et vos forces pour l'aide et la consolation d'autrui, dédaignez les ambitions folles, les vanités exagérées, et ne vous mariez pas, si vous ne vous sentez pas le courage d'être épouses sérieuses, mères vigilantes, ménagères pratiques, femmes du monde aimables en même temps que travailleuses de la pensée, si vous n'avez pas la force de combiner six existences en une seule, allègrement, avec vaillance.

Autrement, vous vous trompez. Nous n'avons qu'une tâche : rendre heureux autour de nous.

Nous ne sommes pas la lumière des hauts sommets qui éclaire une contrée entière, mais la flamme discrète qui brûle, douce et stable, au cher foyer domestique. Et si la flamme une heure projette ses rayons, c'est de là toujours qu'ils doivent partir.

ALIX.

PENSÉES ET MAXIMES

Faisons généreusement et sans compter tout le bien qui tente nos cœurs; on ne peut être dupe d'aucune vertu.

Quand on ne travaille pas pour Dieu on travaille pour le diable. (AUGUSTA COUPEY.)

DEVINETTES

Charade

Article contracté. — Bon ! Après, dites-nous
Le reste aussi crûment. Passez du grave au
[doux.

Note de la gamme. -- Ah ! la chose est difficile.
Pour deviner il faut se montrer fort habile.

Attache. — Eh ! bien, ma foi, si nous ne trouvons
[pas,

Non : ce n'est pas de vous que nous vient l'em-
[barras !

Ah ! vous êtes trop forts ! Moqueurs, je me ré-
[cuse :

Je ne vous dirai pas s'il fut bon ou méchant,
Quelle était sa vertu, de quels torts on l'accuse,
Et si Rome l'aima. Je me tais sur-le-champ.

Comparaison-Proverbe

Les mots du proverbe chacun à son rang dans le cours du poème.

Je parle franc, mesdemoiselles,
Mon net langage est sans détour,
Et je dis leur fait aux plus belles,
Comme aux plus fières, chaque jour.
Or, je vous le répète en face,

Vous n'en êtes qu'à la préface
De votre jeune vie encor...
Mais j'y constate un mauvais signe :
Vous inclinez vos cous de cygne
Pour saluer, comme tous... l'or !

Énigme

Je nais parmi les rosacées,
Je rampe et grimpe tour à tour ;
Et mes épines enlacées
Ont joué plus d'un méchant tour.
Ma fleur est blanche et parfois rose,
Mon fruit est vert, rouge et puis noir ;

Quand l'hiver flétrit toute chose,
Ma feuille reste belle à voir.
Enfin si l'avocat s'enrhume,
Si la chanteuse est aux abois,
A tous les deux, c'est ma coutume,
En un sirop je rends la voix.

RÉBUS

EXPLICATION DES DEVINETTES

DE JUIN :

SYNONYMES : *Chiper* — *Chaparder*
Marauder — *Filouter* — *Prendre*
— *Dérober* — *Voler*.

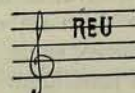
SYLLABE CACHÉE :

Syllabe : GA
Mot : MINE
Composé : GAMINE

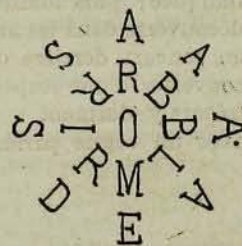
MOTS EN CARRÉ :

C A S I N O
A R A B E S
S A L E R S
I B E R I E
N E R I E U
O S S E U X

le



MOTS EN ÉTOILE :



EXPLICATION DU RÉBUS DE JUIN

La mollesse dans l'éducation déprave et corrompt les caractères.

Le Directeur-Gérant : F. THIÉRY, 48, rue Vivienne.

Paris. — Alcan-Lévy, imprimeur breveté, 24, rue Chauchat.

JOURNAL DES DEMOISELLES

48, rue Vivienne, 48

MODES — VISITES DANS LES MAGASINS. — EXPLICATION DES ANNEXES

MODES

Quelles modes originales verrons-nous surgir au moment des départs pour les stations balnéaires? Comme l'année dernière, coifferez-vous, mesdemoiselles, la casquette jockey, chemin de fer, ou le bérêt renfoncé sur les côtés et piqué d'épingles pour le faire avancer en auvent? Porterez-vous la vareuse, avec une jupe courte, ou la blouse serrée dans une ceinture toréador? Autant de questions que nous allons chercher à résoudre.

Comme l'été dernier, le crème fait fureur et même le blanc, le vrai blanc.

Tout en ayant l'air d'être plus salissant, il l'est moins que les autres couleurs : il se nettoie si facilement. Pour peu que l'étoffe soit belle : molleton, serge, cachemire, un savonnage suffira.

A la plage, les joueuses de tennis et de croquet portent un costume spécial qu'il vous sera aisé de faire vous-même tant il est simple. Une jupe en lainage gris à rayures bleues, arrêtée à la cheville, un gilet bleu et une veste montagnarde qui s'ouvre dessus et laisse les mouvements libres ; si des fautes vous sont reprochées par votre partenaire, impossible de les mettre sur le compte de votre costume. Comme chaussure, la bottine ou la botte en toile à voile ou, mieux, le vrai soulier de tennis à semelle de caoutchouc, sans talon.

Vous aurez l'air moins diabolique que l'an dernier dans votre costume de plage tout rouge. Un bleu gris, un bleu marine, de fines rayures sur des fonds neutres ou crème, telle est la mode courante. Le foulard, avec de jolies dispositions de branches de fleurs, l'étamine légère, brodée ou brochée, voilà pour la mode habillée. Le canotier en grosse paille et encore le bérêt seront votre coiffure habituelle. Le grand chapeau de paille, avec fleurs répandues sur la passe est de cérémonie, j'entends pour les fêtes de casino et autres.

La façon plate n'a pas épuisé sa vogue; il faut continuer à s'amincir autant que la nature le permet; que les jupons de dessous soient taillés en pointe, qu'ils soient largement abattus à la taille et montés à un simple passepoil dans lequel se prendront les quelques fronces du lé de derrière, le seul qui soit droit.

Voici un très gentil modèle de jupon de dessous que pourront se faire les personnes amies de l'élégance intime. Il n'induit pas en grande dépense. L'étoffe en satin, trame coton, à mignonnes rayures de fantaisie crème et noir — le crème domine — de la dentelle noire, imitation de Chantilly, de trente centimètres de hauteur, pour deux volants, et trois mètres de ruban de satin noir. Au bas du jupon, un plissé en satin et les deux volants posés l'un sur l'autre, celui de dessus avec petite tête prise sur la hauteur et formant bouillon. Pour resserrer son peu d'ampleur, une coulisse dont les rubans sont

noués dessus. Le jupon ne doit avoir que deux mètres de largeur et les deux volants emploient sept mètres de dentelle.

Il y a l'écossais qui est toujours fort en vogue, aussi bien pour les jeunes femmes, que pour les jeunes filles et les fillettes; mais la combinaison des couleurs nous semble plus variée, les teintes plus effacées. Les couleurs ne sont plus franches comme précédemment.

On nous dit que les draperies commencent à réparaître, mais nous ne nous en apercevons pas. Que nous allions à la campagne, au bord de la mer, que nous quittions la ville pour excursionner et monter à d'honnêtes altitudes pour de faibles femmes, nous ne rencontrons que voyageuses serrées dans d'étroits fourreaux ou dans des jupes tendues qui entravent singulièrement la marche. Entrez au casino, ou dans les salles de conversation, même platitude de forme. On fait quelques tentatives pour ramener les drapés, mais pour l'instant, l'on est au plat, on y sera jusqu'à l'hiver probablement.

Il est une gentille nouveauté, un rien, que nous allons décrire de notre mieux, pour que les jeunes femmes, auxquelles elle est dédiée, puissent la faire faire par leur femme de chambre, si elle est assez adroite, et, à son défaut, par une ouvrière. C'est une coquette petite mantille faite d'un seul rang de haute dentelle qui descend à peine au milieu du dos, forme, devant, comme une petite pélerine et tourne en spirale, de chaque côté, en deux pans étroits qui s'arrêtent au-dessus du genou. Il faut 4 m. 20 cent. de dentelle de 25 cent. de hauteur; une bande de gros tulle noir de 2 m. 20 cent. de longueur sur 12 cent. de largeur; 45 cent. de galon perlé de jais large de 4 cent. Faire un rempli à chaque bord du tulle et plier la bande en deux dans la largeur. Prendre le milieu de la longueur et former le col en pliant la bande en angle, à la longueur voulue pour l'encolure, le surplus fait le pan; une petite pince prendra au bord supérieur, à 4 cent. de l'ouverture, elle ira en mourant. On prendra le milieu de la dentelle, que l'on fixera au bas du col, au milieu. La froncer, la monter en la fournissant de fronces; la maintenir devant par un point au milieu et tout le long de la bande de tulle, puis la tourner en spirale en retenant les plis par un point. Faire de même pour l'autre côté. Une petite dentelle plissée sera cousue au bord supérieur du col, que l'on couvrira de galon perlé. Deux agrafes ferment le col et une épingle fixera les pans à la taille. Ce petit rien, tout à fait joli, est facile à jeter sur les épaules. A la campagne, il fait office de châle si l'on sort dans le parc ou dans le jardin; au casino, de mantille; à la ville, de pardessus pour les personnes qui n'aiment pas sortir en taille. C'est M^{me} Gradoz qui l'a imaginé.

Le cache-poussière, ou le pare-pluie, se fait en forme de pelisse et en alpaca imperméabilisé; une

ceinture pareille le retient à la taille, sans le serrer.

Les fillettes ont toujours la robe droite à corsage drapé et la manche large, en broderie à jour quand le corsage est à empiècement brodé. On leur fait aussi le devant de la robe d'une seule draperie, aux côtés de laquelle s'ajuste la jupe plissée. Sous cette draperie se boutonne le corsage; c'est élégant. Leur chapeau prend des proportions effrayantes pour les

voisins; ils ont un développement ridicule et des nœuds ou des pous de gaze de dimensions ridicules aussi. Bien mieux, à notre avis, est le costume des petits garçons. Le grand chapeau de paille marin et le canotier les coiffent à ravir, et le costume marin, sous ses diverses formes, les habille si gentiment!

CORALIE L.

L'Album de travaux donné dans le numéro du 21 juin de l'Edition hebdomadaire contient : Etui pour brosse. — Enveloppe parfumée pour le papier à lettre. — Sachet à mouchoirs avec broderie de fantaisie donnée grandeur naturelle. — Enveloppe de voyage pour linge de nuit avec la broderie donnée grandeur naturelle. — Vide-poche, forme seau à coke, en satin. — Porte-montre faisant porte-cartes. — Voile de fauteuil ou dessus de plateau sur tissu spécial, avec la broderie grandeur naturelle. — Dessus d'assiette de dessert en guipure brodée.

VISITES DANS LES MAGASINS

Quelles jolies étoffes et quels jolis costumes nous avons vus chez M^{lle} Thirion, 47, boulevard Saint-Michel! Quelle harmonie dans la combinaison des étoffes et des couleurs, et comme elle sait donner un tour élégant à la plus simple fantaisie. Nous choisissons, pour vous le décrire, le costume suivant qui est aussi réussi que possible. Une mousseline laine d'un ton brique, et un écossais bleu, brique et crème, nuances effacées. Au bas de la jupe, en uni, une bande écossaise de 30 cent. de hauteur, est montée à plat devant et à fronces derrière; une ruche chicorée brique sur la couture de réunion. Corsage à pointe, avec un empiècement écossais qui fait guimpe; au bas de cet empiècement se monte, par deux rangs de fronces espacés d'un centimètre, le devant du corsage qui est fait d'une draperie, en uni, arrondie à son bord supérieur; le bas, plissé en gerbe, forme la pointe; une ruche suit le contour arrondi. Cette draperie s'agrafe sur l'épaule et tout le long de la couture du dessous du bras. La manche large, en uni jusqu'au coude, où prend un bas de manche plat en écossais. Nous ne ferons que rendre justice au talent de M^{lle} Thirion en disant que l'on ne peut voir costume plus réussi et sous tous les rapports. La petite cape, en molleton ou cachemire, qui accompagne ce costume, est simple et d'allure élégante; un côté se rejette sur l'épaule; pour les personnes qui préfèrent le pardessus à manches, c'est la jaquette qu'il faut choisir.

Déjà les plages et les stations thermales regorgent de monde. C'est la revanche des villes d'eaux sur Paris et son Exposition. Avant le départ, il est bon de s'approvisionner pour tout le temps de l'absence. La maison H. Kahn, 55, rue Montorgueil (à l'entresol), doit renouveler sans cesse ses créations de modèles nouveaux, pour répondre aux demandes pressantes de sa clientèle.

Le soulier Richelieu, en maroquin, à talon de cuir, double semelle, coté 8 fr. 50, fait partie obligée des préparatifs de voyage. Autant cette chaussure est agréable par les temps de poussière, autant la

botte Tosca, en chevreau glacé piqué blanc ou noir, à boutons, est indiquée pour grande toilette par les temps incertains. Au casino, on danse avec le soulier Charles IX, en chevreau glacé uni ou perlé, très mignon et chaussant fort élégamment. A la mer et dans la montagne, on prend, comme chaussure de fatigue, une botte en veau mégis, à boutons ou à lacets, claque carrée en veau, au prix de 18 fr. 50.

Le mieux, pour choisir sa chaussure, est de mettre à profit l'exposition permanente de la maison H. Kahn, ou de consulter le catalogue, que l'on reçoit, sur demande, par retour du courrier.

Chez M^{me} Turle, 9, rue de Clichy, une excellente couturière, il nous a été donné de voir un très charmant trousseau de robes. Tout ce que le goût le meilleur peut créer, tout ce que l'imagination peut inventer de plus coquet, de plus séduisant et de plus comme il faut, était réuni dans les costumes et pardessus que nous avons examinés. Voici une élégante toilette en foulard fond crème fleuri de branches d'épine rose; la jupe froncée et le corsage formant une gerbe s'ouvre sur un joli fouillis de surah rose et de dentelle. Un costume de voyage en lainage vert-de-grisâtre pointillé de rouge; la jupe plissée aux lés de derrière avec son tablier un peu mouvementé. Un grand gilet liseré de rouge comme la petite veste qu'il dépasse de toute sa basque, coupée par l'ouverture de la poche intérieure; manche plate fendue sur un poignet de faille rouge. Un costume en mousseline de laine bleu-gris et l'écossais assorti coupé de rayures crème et or. Le tablier en écossais et les lés de derrière en uni; ceux-ci froncés. Le corsage en uni avec un col-fichu en écossais qui croise devant, s'attache derrière avec les pans demi-longs accompagnant la jupe. Particulièrement jeune et gentille, cette nouvelle façon. Citons un pardessus de voyage, cache-poussière en mohair marine dont la forme est pratique; des manches paisibles qui ne s'enflent pas comme une voile au moindre souffle;

une pèlerine en vrai Chantilly, la dentelle montée à une pointe de tulle brodé au plumetis avec perles de jais.

Nous avons parlé, dans les Visites de mai, du Miticide Lebel pour le collage des tapisseries de toutes sortes; il les préserve des mites et de tous les insectes rongeurs qui les détériorent à ce point qu'on ne peut plus les réparer à moins de très grandes dépenses. Cette découverte de M. Lebel-Delalande est en train de faire son tour de France en attendant qu'elle fasse le tour du monde. A Paris, les amateurs et les tapissiers ont eu déjà recours à M. Lebel; de superbes tapisseries anciennes ont été soumises au collage du Miticide, et les premiers essais, qui remontent à deux ans, ont satisfait au-delà des espérances conçues. Les travailleuses qui font ou ont fait des tapisseries pour recouvrir des fauteuils anciens, un meuble de bibliothèque, des chaises de salle à manger, feront bien de les faire coller au Miticide; elles seront assurées que leur travail résistera aux ans et que leurs arrière-petits-enfants pourront l'admirer. Ce collage redresse les tapisseries, et fait ressortir le dessin. Disons aussi quelques mots des tapisseries artistiques dont cette maison a le monopole. Les fauteuils de tous les styles sont superbes avec leurs personnages au petit point, leurs paysages et des animaux parfois fantastiques! A côté de ces beaux ouvrages classiques, nous voyons un choix unique de travaux de fantaisie. Que de jolies idées dans ces mille futilités, devenues aujourd'hui objets nécessaires, indispensables à la coquette décoration d'un intérieur soigné: poche, vide-poche, écran, sac, classeur, boîte, etc., etc. Les bibliothèques de table sont en peluche brodée, appliquée de fleurs en tapisserie ou tout au petit point. Maison Lebel-Delalande, 348, rue Saint-Honoré.

Hygiène: Eau et pommade vivifiques de A. B., chimiste; élixir dentifrice vivifique, chez M. L. Bonnevillle, 6, rue Jean-Jacques-Rousseau, à Montmorency (Seine-et-Oise).

C'est d'une hygiène bien entendue de faire usage de ces excellentes préparations recommandées par les médecins à la suite des maladies qui font perdre les cheveux: rougeole, scarlatine, fièvre typhoïde. Nous, nous pouvons affirmer, par expérience, que l'eau et la pommade vivifiques arrêtent la chute des cheveux, qu'elles les font abondamment repousser même aux places dégarnies, qu'elles empêchent la décoloration prématurée et que même elle rend leur couleur primitive aux cheveux prématurément blanchis. L'usage habituel de ces préparations en prévenant les petites maladies du cuir chevelu, le nettoie, enlève les pellicules, rend les cheveux souples et brillants, les empêche de tomber et les font épaissir. Par la chaleur, les cheveux tombent facilement à cause de la transpiration; pour prévenir leur chute il faut, au moyen de lotions d'eau et d'application de pommade, en fortifier la racine. L'Elixir vivifique dentifrice est précieux pour l'hygiène de la bouche. Il conserve les dents bien saines, prévient la carie et entretient la blancheur de l'émail. Il raffermi les gencives et laisse à la bouche une très agréable impression de fraîcheur. Un peu de coton imbibé d'élixir et introduit

dans la cavité d'une dent malade, calme momentanément une rage de dent. Nous ne pouvons conseiller meilleures préparations.

ROULLIER FRÈRES

Maison de vente, 27, rue du Quatre-Septembre

Voici les nouveaux costumes sur lesquels je fixe votre attention, mesdames; jamais on ne retrouvera semblable occasion; ces beaux tissus sont signés Roullier frères, fabricants, 27, rue du Quatre-Septembre. Pour les sorties matinales et les voyages, le costume beige avec sa bordure rouge rayée beige, vieux rouge avec camaïeu, fonds unis; le costume de 7 mètres est de 35 francs. Une autre bordure camaïeu sur beige est à 29 francs le costume en 1 m. 10 de largeur. Très habillé le riche costume avec bordure lamée argent sur gris, argent sur vieux rouge et argent sur vieux bleu; le bas représente quatre galons tissés surmontés d'une grande fleur détachée en argent; ce costume valait 125 francs; à présent 69 francs; le fond est en voile. Un costume amande en velours rouge jaspé de marron sur héliotrope, beige sur vieux bleu et amandes camaïeu sur havane, 2 m. 50 de cette fantaisie en 60 cent. de large et 5 m. 50 d'uni en 1 m. 20, à 39 francs. Un quadrillé broché jardinière genre Louis XV, 2 m. 50 en 60 cent., 5 m. 50 uni en 1 m. 10, à 39 francs: les fonds sont beiges, mousse, marron doré, c'est ravissant et d'une grande élégance. Tout particulièrement, je vous recommande une merveille, ce sont de petits carreaux coupés par une raie de velours marine, noir sur fond vieux rose avec raie grenat, et bois avec raie de velours bois; ce tissu est marqué 15 francs le mètre et cédé à 5 fr. 50 aujourd'hui, largeur 58 cent. Voici maintenant de beaux voiles avec pois de velours gris argent sur marron violet, sur héliotrope, mordoré sur beige et noir sur noir, les pois moyens, 6 mètres de pois en 60 cent., 4 mètres d'uni, le tout à 33 francs valant 60 francs. Très belle la rayure serpentée de soie en vieux rose camaïeu et beige camaïeu, valeur de 9 fr. 75 le mètre, le mètre en 1 m. 10, et que la maison Roullier cède à 39 francs; les 7 mètres font un superbe costume. Demandez les échantillons, on vous les enverra franco; mais hâtez-vous, car ces costumes s'enlèvent très vite. Si ces prix sont tellement réduits, c'est que la série n'existe plus, et qu'il n'y a plus que les nuances indiquées. Fort bien les costumes à épis, fond crème avec l'épis rouge, brique avec l'épis noir et réséda avec camaïeu; avec ces costumes, on joint les gravures à l'appui. Pour les femmes grandes, les robes algues marines sont fort belles, 1 m. 30 de largeur; fond vert avec algues vertes, beiges avec algues marines, grenat et fond vieux rouge avec algues mousses. Ces robes sont de 39 francs; elles valaient 75 francs et, vu leurs riches dispositions, on peut les faire chez soi, sans aucune aide car les bordures guident le costume.

Pour raison de santé, M^{me} veuve Weill et Brès-Bianne ont cédé le commerce des dessins à décalquer sur étoffe à M^{me} Chevron, 100, boulevard Beaumarchais.

EXPLICATION DES ANNEXES

GRAVURE DE MODES, n° 4788

Toilettes de M^{me} Pelletier-Vidal, rue Duphot, 17

PREMIÈRE FIGURE. — Toilette en linon, à pois brochés, semé de fleurettes imprimées. Jupe légèrement drapée, ouverte sur un tablier de tulle uni avec transparent vert pâle; corsage décolleté froncé à la taille où les devants sont agrafés sous un motif de passementerie de perles blanches; corsage de dessous en taffetas vert pâle, décolleté en carré et recouvert de tulle drapé, croisé en fichu; manche de tulle sur transparent; une bretelle de velours noir est posée dans le dos, en haut du corsage de linon, et se fixe, devant, dans une boucle d'or. Basque en tulle brodé, tournant en coquillé de chaque côté du tablier (1). — Chapeau auréole en tulle noir avec flot de rubans noirs.

DEUXIÈME FIGURE. — Corsage plissé et tunique courte en lainage gris bleu, avec jupe en tissu écossais de trois tons gris bleu coupés de carreaux blancs et de lignes croisées vieil or. Sur le corsage, un petit figaro en écossais à col rabattu uni; manche en écossais et gigot uni. Ceinture en galon d'or; agrafe de la veste et boutons de manche dorés (2). — Chapeau plat en crin noir, la passe de paille blanche à jour; petites brides en velours noir étroit, posées derrière et touffe de coquelicots sur le devant du chapeau.

COSTUME DE BABY DE 2 A 4 ANS. — Robe en toile zéphyr unie, ornée d'une broderie point de chausson et point à la croix en laine rouge; jupe plissée; corsage blouse bouffant, froncé à l'encolure dans un petit poignet brodé; col-châle, monté au haut du corsage, derrière, et fixé devant en maintenant les fronces du corsage, qui est boutonné dans le dos; le col est ouvert au milieu et boutonné isolément; manche froncée avec poignet brodé. (Voir la planche de patrons de ce mois et le petit motif de broderie page 4 de l'album).

(1 et 2). Les abonnées à l'édition bi-mensuelle *cette* recevront ce patron le 16 juillet.

IMPRESSION SUR ÉTOFFE

SERVIENTE A CORRESPONDANCE : Voir l'explication page 6 (album de juillet).

MODÈLE COLORIÉ

DEUX BANDES, broderie, en coton, genre russe, pour linge de table et de toilette.

PETITE PLANCHE DE BRODERIE

ALPHABET ORNÉ, pour mouchoirs, plumetis, cordonnet et pois.

PETIT ALPHABET, pour mouchoirs d'enfant ou objets de trousseau, cordonnet mat, ou point à la minute.

ALPHABET, pour linge de table, plumetis et cordonnet mat.

SEPTIÈME ALBUM

Angle, broderie rococo. — C. E. enlacés. — Portecigares. — O. L. enlacés. — Coussin, tapisserie en laine Daguestan. — Entre-deux. — Garniture. — Tablier d'étude ou de jardin pour petite fille. — Motif point de chaînette. — Toilette en taffetas glacé. — Toilette en batiste. — Petite branche marguerites. — Petite broderie pour costume de baby. — Parure Ascanio, dentelle Renaissance. — Garniture. — Branche. — Bavoir-corselet. — Serviette à correspondance. — Deux dessus d'assiettes à dessert. — Chemise de nuit. — Camisole de nuit. — Chemise de jour pour fillette. — Chemise de jour. — Pantalon pour fillette. — Semé pour pochette. — Pantalon. — Mouchoir de fillette. — Têtière en étamine ajourée.

PLANCHE VII

1^{er} CÔTÉ

TABLIÈRE D'ÉTUDE, pour fillette, page 3. }
CHEMISE DE FILLETTE, page 7. } Album
CHEMISE DE NUIT, page 6. } de juillet.
PANTALON FERMÉ, pour fillette, page 7.

2^e CÔTÉ

CORSAGE BLOUSE, baby (gravure n° 4788).
CAMISOLE DE NUIT, page 7.
CHEMISE DE JOUR, page 7. } Album de juillet.
PANTALON, page 7.
BAVOIR-CORSELET, page 5.

HERBIER DU JOURNAL DES DEMOISELLES

DESTINÉ A

LA RÉCOLTE DES PLANTES ET A L'ENLUMINURE

LANGAGE DES FLEURS MOTIFS D'AQUARELLE

Renfermés dans un très élégant cartonnage

PRIX : Paris, 6 fr. — Union postale, 8 fr. — Départements, 7 fr.

Cet HERBIER, d'un caractère essentiellement nouveau, a pour but de développer chez les jeunes filles le goût de la BOTANIQUE, tout en leur procurant d'intéressants MODÈLES D'AQUARELLE par un choix de dessins faciles à colorier.

Paris — Alcan-Lévy, imprimeur breveté, 24, rue Chauchat



1^{er} Juillet. 1890

Journal des Demoiselles

Modes de Paris

Rue Vivienne. 48

Coiffures de M^{me} RELLETIER-VIDAL 17. r. Duphot - Parfumerie de la M^{me} GUERLAIN. 15. r. de la
 Paix - Stoffes en Foulard de la C^{ie} DES INDES. 27. r. du 4 Septembre - Chaussures de la M^{me}
 KAHN. 55. rue Montorgueil

Antanient de Madrid

